

sommaire du n° 131, mars 2019

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris « Transferts »	
Jean-Michel Arzur, Amour et différence	7
Carmen Lafuente, Transferts et différence des sexes	11
Agnès Metton, Le transfert se réfère-t-il à la différence sexuelle ?	15
■ Séminaire Champ lacanien à Paris « Les ségrégations »	
Patricia Dahan, Les langues, la langue et les ségrégations	20
Frédéric Pellion, Le psychanalyste et son barbare	28
■ Entrée des artistes	
Colette Sepel, Saint Guyotat, poète et clinicien	36
■ Séminaire de Montpellier	
Marc Strauss, Ordre inconscient, ordre social	40
Hélène Sigaud, Le symptôme et ses interprétations	46
■ Billet d'humeur	
Jean-Pierre Drapier, Mais qu'allaient-ils faire dans cette galère ?	55

Directeur de la publication

Radu Turcanu

Responsable de la rédaction

Claire Duguet

Comité éditorial

Anne-France Chatiliez-Porge

Dominique-Alice Decelle

Éphémia Fatouros

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Laure Hermand-Schebat

Cristel Maisonnave

Patricia Martinez

Giselle Sanchez

Nathalie Tarbouriech

Jean-Luc Vallet

Lina Velez

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Grâce à notre communauté de travail, les activités du *Mensuel* se poursuivent avec entrain. Beaucoup de travail, de questions qui nous animent pour en savoir un peu, un peu plus, un peu autrement. Tout en sachant qu'au final, le réel nous échappera de toute façon. Et ça, c'est la bonne nouvelle, rien ne pourra le combler. Mais le rien n'est pas le vide. Alors, nous continuerons à élaborer et à nous questionner les uns les autres.

Dans la rubrique culturelle de ce mois-ci, Colette Sepel nous propose sa lecture de l'excellent livre de Pierre Guyotat, *Idiotie*, dans lequel l'auteur évoque de sa très belle écriture ses années de jeunesse à l'âge adulte, de ses 18 à 22 ans (1958-1962). La mort de la mère adorée, la découverte du sexe, l'appel sans réponse du père. Et puis, le trauma autour de ce père, d'un vol d'argent, l'accusation, la mélancolie, la mort subjective et le retour à la vie un mois plus tard par une solution rédemptrice. De mon point de vue, la description des corps sans l'empreinte de l'imaginaire, un défilé de mots séparés par des virgules donnent à l'emploi de l'écriture un ton cru, d'une vitalité proche du réel.

Les trois textes de la soirée du séminaire École « La clinique des transferts : différence des sexes » convergent vers une question centrale. Les participants essaient d'y répondre chacun à leur manière.

Comment le transfert induit dans la structure langagière opère-t-il dans l'analyse ? se demande Jean-Michel Azur, sachant que la jouissance phallique ne peut rendre compte de ce qui règle la jouissance. Quel est le rôle du symptôme en fin d'analyse ?

Carmen Lafuente pose la question suivante : comment aborder le *pas-tout* à partir d'une logique phallique, se basant sur une remarque de Lacan affirmant que « l'essence de la femme n'est pas la castration » ? Quelle est la place pour ce réel ?

La psychanalyse nous enseigne la castration comme étant innée au sujet parlant, la jouissance ne passe pas toute par le langage. Aucune lettre

produite ne garantit une assurance pour le sujet malgré l'identification au symptôme. Qu'en est-il alors de la fin de l'analyse, demande Agnès Metton, pour la femme *pastoute* qui incarne l'une des valeurs du S(A) ?

Les deux textes de la soirée du séminaire Champ lacanien « Les langues et les ségrégations » posent la question du discours pris dans la relation à l'autre.

Le texte de Patricia Dahan, riche en références historiques, évoque l'idée d'une langue d'origine comme faisant autorité sur les autres langues. Mais pour qu'une langue puisse exister, point besoin d'être la meilleure, elle doit être diversifiée, multiple. Lacan nous a appris l'écart entre la signification et le sens, entre le signifié et le signifiant. La ségrégation survient lorsque les discours faisant « fi » de cet écart réduisent la richesse du langage à l'étroitesse des slogans, pour exemple le nazisme. Dans la cure analytique, pas de métalangage ni de préjugés sur les langues de ceux qui viennent parler. La psychanalyse traite d'autre chose, de ce quelque chose qui échappe à la ségrégation.

À partir des quatre discours, Frédéric Pellion dégage la théorie et le discours analytique, ce qui l'amène à envisager le thème de la ségrégation.

Le Billet (de mauvaise) d'humeur aborde le nouveau documentaire de la journaliste Sophie Robert, *Le Phallus et le néant*, qui a pour but d'éloigner la psychanalyse de notre société. Des psychanalystes ont pris la parole, employant des formules lacaniennes hors contexte, sans explications. Cela servira-t-il de leçon à ces analystes ? se demande Jean-Pierre Drapier. Qu'importe, monsieur, puisque le mal est fait !

Dans la rubrique du séminaire à Montpellier, deux intervenants que je vous laisse découvrir...

Quelle différence y a-t-il entre le symptôme analytique et le symptôme médical ? Pour la psychanalyse, le symptôme est un compromis qui a une fin, sans pour autant oublier le réel qui fait le sujet. Jusqu'ici, nous sommes en terrain connu. S'ensuit la réflexion qui alerte sur l'urgence dont les psychanalystes devraient accueillir le symptôme de notre époque qui porte depuis quatre mois le nom de « Gilets jaunes ». Ils disent et à juste titre « ça ne peut plus durer comme ça » ; que faire de ça ? demande Marc Strauss. Et si, finalement, tout cela n'était qu'utopie communautaire mettant en valeur autre chose que ce qui est proclamé ?

On a pour habitude de mettre le symptôme du côté de l'analyste et l'interprétation du côté de l'analysant, mais cela n'est pas si tranché, dit Hélène Sigaud. En dépliant ces deux termes, on apprend que l'interprétation

ne doit pas être timide mais intrusive, marquant une séparation, c'est de la responsabilité de l'analyste. Quant au symptôme, il ne peut être entièrement analysé car un noyau résiste au sens, le réel – la jouissance. L'analysant doit grâce à la mise en place du transfert rendre son symptôme analysable.

Comment déchiffrer le symptôme ? Qu'est-ce qui le détermine ? Le symptôme en fin d'analyse serait-il la marque du sujet ?

Excellente lecture ! Et en ce mois de mars, je vous souhaite le meilleur.

Éphémia Fatouros

SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

Transferts

Jean-Michel Arzur

Amour et différence *

J'ai pris le parti de considérer le thème qui nous est proposé par les analystes de l'École comme une contrainte *oulipienne*. Je me suis demandé comment on pouvait corréler transfert et différence avec comme point de mire la différence radicale que cherche à produire un analyste au cours d'une cure. Mon propos sera balisé par quelques considérations de Lacan que je pose comme contraintes logiques.

Il n'y a pas de rapport sexuel ! Il n'y a pas d'autre voie que celle des pulsions partielles pour représenter la sexualité dans l'inconscient. Et c'est précisément ce qui fait « obstacle au rapport sexuel établi, donc à ce que jamais puisse s'écrire ce rapport ¹ ». Une seule libido, masculine, règne dans le discours de l'inconscient, qui n'est autre que le discours du maître, dont la ligne supérieure se retrouve d'ailleurs dans le mathème du transfert, qui écrit comment le S1 fait appel dans l'Autre au deuxième signifiant.

Cela a pour conséquence que tout ce qui relève des discours établis, soit ce qui règle la jouissance, est inapte à rendre compte d'autre chose que de la jouissance phallique, inapte à spécifier ce qu'il en est de l'Autre sexe. Forclusion généralisée, « carence essentielle ² » qui laisse le rapport sexuel hors discours et chacun des deux tenants du sexe naturel se débrouiller avec les semblants, qui, eux, copulent.

Impossible de dire quoi que ce soit de *quelque homme* ou d'une femme sans en passer par les semblants du discours. Question de relativité au point même où il n'y a pas de rapport sexuel, puisque « ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement ³ ». L'essence même de ce qui est homme ou femme « en tant qu'être parlant, disparaît, s'évanouit, de l'effet même du discours ⁴ ».

La question qui se pose est alors de savoir comment le transfert, qui est induit par la structure langagière, pourrait bien mener le sujet à considérer autre chose que l'éthique du même puisque l'inconscient est *hommo-sexuel*. Et cela qu'il soit dit homme ou femme si l'on considère ce que Lacan

avance dans *Encore* : « Si la libido n'est que masculine, [...] ce n'est que de là où elle est toute [...] que la chère femme peut avoir un inconscient ⁵. »

Comment traiter de la différence des sexes alors même que l'on sait que le névrosé est tout occupé à se protéger de cette impasse jusque dans le transfert du fait de sa demande qui va peu à peu fabriquer un Autre au point même de cette inconsistance qu'il voudrait bien traiter ?

Il me semble que la réponse tient au destin qui sera donné à l'amour de transfert, dont Lacan et Freud auront une idée différente même si, pour chacun, c'est un amour vrai quoique illusoire. Lacan avance l'idée d'un nouvel amour là où, pour Freud, le transfert est le règne de l'amour du *un*, du même, de la répétition qui se produit automatiquement à partir d'un premier trait. Ce qui est appelé comme répondant à l'amour, tel que le conçoit Freud, c'est le maître, la suggestion, la réponse qui identifie et sature l'attente de sens. D'où la question du transfert comme obstacle. Pour Lacan, le transfert n'est pas la répétition sauf justement à se rabattre sur l'amour du *un*. D'où le risque toujours latent pour le discours analytique de virer au discours du maître. Cet amour nouveau ne peut être compris sans le *destin nouveau* que Lacan indique aux analystes : ex-sister, soit être « incasables dans aucun des discours précédents ⁶ ». Pour cela, il indique l'appui du symptôme qui se substitue à l'appui du sens dans le discours du maître.

Le transfert analytique « consiste dans le maintien d'une situation convenue entre deux partenaires, qui s'y posent comme le psychanalysant et le psychanalyste ⁷ ». Le partenaire de l'analysant, celui qui se fait l'adresse de la demande, n'est donc en aucun cas l'autre du couple sexué quand bien même il peut en parler à l'envi au fil des séances. Il n'est donc, à priori, aucunement question de différence sexuelle.

De quel partenaire s'agit-il alors pour le sujet ? Eh bien, de personne d'autre que de lui-même, de ce qu'il situe en termes de sens et de jouissance du côté de cet Autre qu'il fabrique, de cet analyste fait de l'objet *a* et qui de *quelconque* devient *quelqu'un*. D'où cette formule « de l'amour qui s'adresse au savoir ⁸ », ce S2 qui vectorise cette attente de sens et d'être qui pourrait remplacer pour le parlêtre « cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué ⁹ ».

Lacan a varié au fil de son enseignement sur ce qui fait le partenaire du sujet et ainsi sur la conception de l'analyste dans la cure. Dès le séminaire *Encore*, la question du corps à corps sexuel est ce qui occupe Lacan, qui établira ensuite la nécessité d'un autre parlêtre, d'un autre corps symptôme pour jouir de l'inconscient. Tout comme la femme est dite symptôme














pour un homme, l'analyste s'offre comme cause du jouir de l'inconscient de l'analysant et devient symptôme pour le sujet.

Mais alors, si la jouissance est le véritable partenaire du sujet, qu'il soit symptôme de jouissance autiste ou symptôme placé dans le lien social, c'est-à-dire passant par un autre parlêtre, quelle conclusion pouvons-nous tirer quant à la différence sexuelle ? Reste-t-elle forclosée ? C'est là que Lacan met l'accent sur la responsabilité de l'analyste. Il ne peut y avoir de nouvelle forme à cet amour de transfert que si « elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes ¹⁰ » de l'amour.

Quelle est donc cette réponse que l'analyste, qui se prête comme support du sujet supposé savoir, doit « fournir ¹¹ » ? L'interprétation, nous dit Lacan, qui, en maintenant la supposition d'un savoir autre, vient contrer la suggestion du maître et l'identification à l'analyste, promue par l'IPA, dont on ne peut dire qu'elle satisfaisait au destin nouveau de l'analyste que Lacan appelait de ses vœux. Ce faisant, l'analyste maintient l'énigme du *x* du désir, toujours à interpréter, et limite l'assujettissement au désir de l'Autre. Seule façon pour que le transfert soit la mise en acte de cette « vérité insoutenable ¹² », la réalité sexuelle de l'inconscient, soit qu'il n'y a pas de couple sexuel. Mais encore faut-il pour cela que quelqu'un soit en charge de produire cette différence et de ne pas la voiler, d'où l'homologie que l'on peut faire entre l'analyste, la femme et la différence absolue.

La différence serait-elle au bout du chemin ? C'est l'idée à laquelle je suis conduit. C'est à partir de la réponse qui sera faite à la demande d'amour que se dessine une voie d'accès à la différence radicale, celle dont est fait le parlêtre quand bien même il la loge dans l'Autre. En effet, si l'identification au symptôme en fin de cure donne un aperçu sur ce qui fait unité, s'il y a *d'Un*, cela situe également ce qui n'en fait pas partie. Peut-on dire que la différence sexuelle est ce qui cause l'élaboration de l'analysant dans le transfert, tout occupé qu'il est à sustenter le désir de l'Autre, mais qu'à l'issue de son trajet la différence se réalise dans et par le symptôme qui sépare ?

Mots-clés : discours, semblant, transfert, partenaire.

-
- *  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts » à Paris le 17 janvier 2019.
1.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 556.
 2.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 849.
 3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 31-32.
 4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 179-180.
 5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 90.
 6.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », art. cit., p. 555.
 7.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 248-249.
 8.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », art. cit., p. 558.
 9.  J. Lacan, « Position de l'inconscient », art. cit., p. 849.
 10.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », art. cit., p. 558.
 11.  *Ibidem*.
 12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975, p. 138.

Carmen Lafuente

Transferts et différence des sexes *

L'utilisation du pluriel « transferts » indique déjà qu'il ne s'agit pas d'un concept univoque mais que nous pouvons différencier le transfert parmi d'autres : dans la psychose, chez l'enfant et entre les sexes.

Existe-t-il des différences entre les sexes en matière de transfert ? Si comme dit Lacan le transfert est de l'amour, et nous savons que les hommes et les femmes aiment selon leur manière de jouir, nous trouvons là une dissymétrie.

Freud

Freud, dans son texte « Analyse finie, analyse infinie », faisait référence à la différence des sexes en fin d'analyse par rapport au roc de la castration, qui prend chez la femme la forme d'« envie de pénis » et pour l'homme celle de « refus de la féminité ¹ ». Freud prend en compte l'incidence de ces deux positions dans le transfert, qui se manifeste chez les femmes comme désespoir de recevoir et chez les hommes comme refus de recevoir.

Lacan

Après Freud, on aurait pu s'attendre à ce que Lacan suive la même ligne et qu'au-devant de l'impasse freudienne, on trouve deux versions de passe, l'une masculine, l'autre féminine, mais ce n'est pas le cas. Au contraire, il s'abstient presque systématiquement. Il y a élimination du caractère sexué de l'analysant en faveur de l'universel de la structure ².

La *pastoute* en analyse

Lacan insiste à plusieurs reprises sur le fait que dans le discours analytique, avec le savoir inconscient à la place de la vérité, la jouissance non phallique est forclosée, seul le Un phallique est inscrit.

Mais cette affirmation n'élimine pas certaines questions :

1. L'incidence de l'analyse sur la jouissance phallique affecte-t-elle également la jouissance Autre retranchée au phallique ?

2. Et, inversement, la jouissance Autre qui se manifeste dans les inférences d'un dire du *pastout* et dans la clinique pouvant aussi avoir des effets sur la dimension phallique, quelle est celle qui détermine le sujet ?

3. Quels sont les effets de la jouissance *pastoute* sur le transfert ? Les analyses sont-elles prolongées à cause d'elle ?

En ce qui concerne ce troisième point, on sait que l'amour de transfert a une obsolescence programmée. L'Autre du savoir doit céder le pas au petit « a » qui sépare de l'Autre et de la demande d'amour. Cet écart est plus facile pour l'homme que pour la femme, car il est plus séparé de l'Autre par son fantasme. La femme est également liée à son fantasme, mais c'est celui de la *pastoute* qui ne comprend pas toute sa jouissance.

De plus, la femme ne destitue pas facilement l'Autre du savoir, puisque seul le phallique est coalescent au savoir, et la jouissance retranchée implique un Autre pas savant, qui n'est pas réductible à l'objet *a*.

À cela s'ajoute en second lieu pour l'homme que la lettre symptôme redouble l'effet séparateur de l'Autre et s'inscrit comme une variante du phallique, une *fixion*, avec un *x* du phallique et non comme un index de la *pastoute*³.

Le symptôme concluant de la fin se prête mieux que la jouissance *pastoute* à la fin de l'analyse. Naturellement, non seulement les hommes sont concernés par le symptôme final, mais également les femmes, cependant pour elles il existe une autre jouissance supplémentaire qui dépasse le Un du symptôme et qui ferait que pour la *pastoute* la fin de l'analyse serait plus problématique.

Mon reste transférentiel

Dans mon cas, il restait un résidu de transfert très consistant et durable, qui n'a cessé que lorsque l'Autre du transfert a perdu tout son vêtement de savoir, étant réduit à un objet pouvant être remplacé par un autre et tombant. Il a été nécessaire de faire un nouveau parcours analytique avec un autre analyste qui se prêtait davantage à la réduction à « a ». En entrant l'objet dans la chaîne métonymique, il a été plus facilement remplacé par un autre quelconque.

La chute finale de l'objet s'est produite lorsque, dans un rêve, est apparu le nom de l'avant-dernier analyste lié au nom d'un port donnant sur la mer délimité par deux phares. Relier les phares avec le phallus n'a pas produit une association convaincante et cette recherche s'est arrêtée lorsque la relation entre les noms est apparue et a produit une fin satisfaisante.

Le sujet a décidé de terminer avec satisfaction et enthousiasme pour ce qui a été obtenu et par l'acceptation de l'impossible.

Cette équivoque que la lettre introduit dans le signifiant, et qui y fait un trou, fait allusion à l'inattendu, au contingent du réel. Cette équivoque aurait pu relancer le déchiffrement, mais cela n'a pas eu lieu, car l'analysant a admis qu'il y a quelque chose qui échappe inévitablement à tout sens.

Le traitement du surmoi

Je vais maintenant aborder le deuxième point, la question de savoir si la jouissance Autre, retranchée au phallique, a des effets sur ce dernier.

Je pense que le traitement de la logique de non-exception a également un effet sur la logique de l'exception, car, dans mon cas, non seulement un savoir du féminin a été obtenu, mais elle m'a aussi permis de faire quelque chose avec le symptôme.

Dans « L'étourdit », Lacan rassemble la *pastoute* avec la *surmoitié* – qui se distingue du surmoi masculin, désigné par Lacan comme la conscience universelle. Au contraire, la *surmoitié* n'a rien à voir avec l'interdiction de la jouissance. C'est une voix, un dire qui pousse à l'Autre jouissance.

Dans mon analyse, la jouissance du surmoi fut abordée non pas par la logique phallique mais par la *surmoitié*, surmoi de la position féminine qui inclut la voix du surmoi, qui est féminine. En rapport avec la phrase que ma mère m'avait adressée peu de temps avant sa mort, dramatique : « Carmen, fais le lit » – en espagnol « Carmen, haz la cama » –, l'analyste a dit : « As », soulignant l'équivoque entre le *haz* et l'*as*, « fais » et « as » en français. Le surmoi en tant que mandat impossible a été révélé dans cette interprétation qui m'a beaucoup surpris, car je n'avais jamais pensé à cet aspect surmoïque de ma mère.

Dans mon cas, et en ce qui concerne l'interprétation *haz/as*, nous avons un double aspect. Le « fais » est un appel à l'avoir, clairement du côté phallique, et le « as » peut être considéré comme la transmission d'une autre chose, liée à la féminité – être la meilleure par rapport au féminin –, mais qui s'articule avec la mort, avec la culpabilité, et qui pourrait être énoncée comme ceci : « Si je jouis, elle meurt. »

Il a fallu démanteler cette figure du pousse-à-la-jouissance, barrer l'Autre complet de la femme, pour atteindre l'incomplétude, la séparation du mortifère. Comment a-t-il été barré ? L'interprétation *haz/as*, avec son effet de surprise, de vérité et de subjectivisation de la chute de l'Autre, de son incomplétude, a eu une portée large et profonde avec des effets sur la vie du sujet, débloquent l'inhibition qui l'avait conduit à l'analyse.

Au terme de l'analyse et du chemin du sens, toujours fantasmatique, déjà épuisé, nous pourrions faire l'hypothèse que cet *as* resterait comme une lettre, identique à elle-même, pratiquement dépourvue de sens, littorale entre symbolique et réel, auquel elle impose une limite. Cet *as* serait déjà en dehors de la mortification, de la poussée du surmoi et au service du désir.

Le traitement de la jouissance phallique a-t-il une incidence sur la jouissance *pastoute* ?

Je vais enfin répondre à la première des questions que je me suis posées, à savoir, si on peut aborder le *pastout* d'après la logique phallique. Je pense que non. Les analystes doivent accepter la logique particulière de la castration féminine et prendre en compte ce que dit Lacan, que « l'essence de la femme, ça ne soit pas la castration ⁴ ».

Comme l'a dit Colette Soler à Barcelone, le *pastout* n'est pas le rien du tout. Il s'agit de lui donner une place, de reconnaître ce réel là où il se trouve, avec les affects qu'il génère, sans les stigmatiser comme une pathologie.

Mots-clés : transferts, jouissance Autre, passe.

* ↑ Intervention au séminaire EPFL « Transferts », à Paris le 17 janvier 2019.

1. ↑ S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », dans *Œuvres complètes*, vol. XX : 1937-1939, Paris, PUF, 2010, p. 52.

2. ↑ C. Soler, *Les Variables de la fin de la cure, Cours 1992-1993*, université de Paris VIII, chapitre 2.

3. ↑ C. Soler, *Des hommes, des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2018, p. 173.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 47.

Agnès Metton

Le transfert se réfère-t-il à la différence sexuelle * ?

Du point de vue de l'analyste, qui ne fonctionne pas à partir de son être, on pourrait dire qu'*a priori* peu importe le sexe. Encore que, se rappelant les propos de Marc Strauss, on puisse dire du sexe de l'analyste qu'il est une concession nécessaire à l'imaginaire de l'analysant. Et bien que Lacan ait mentionné que les femmes étaient les meilleures psychanalystes – les pires à l'occasion.

Du point de vue de l'analysant, c'est surtout l'incidence des structures cliniques qui joue dans le transfert. Force est toutefois de constater que, dans la névrose, le répertoire des structures cliniques recouvre, grossièrement, l'autre division qui est celle du *sex ratio*. Car l'hystérie, quoique différente de la position féminine, est de fait plus fréquente chez les femmes et, à propos de la névrose obsessionnelle, Freud indiquait sa « préférence visible » pour le sexe masculin.

Les femmes semblent plus portées que les hommes à se tourner vers la psychanalyse. Sans doute y participent leur intérêt fréquemment plus marqué pour la parole, et les signes de reconnaissance qu'elles attendent de l'Autre. Est-ce déjà là un effet de la dimension *pas-toute* ? Et, de l'hystérie, à l'origine tout de même de la *talking cure*, on peut dire qu'elle présente sans doute quelque aspiration à un tel dispositif.

À partir de la face du transfert qui le précise comme amour – amour véritable, nouveau, qui s'adresse au savoir –, il devient loisible de l'articuler à la disparité fort repérable entre hommes et femmes en termes de rapport à l'amour. Les femmes sont réputées, sans usurpation, aimer l'amour. De la sorte, elles penchent là encore plus facilement vers le transfert et entrent sans doute plus facilement que les hommes en analyse.

Par la suite, il y a en revanche rapidement quelques difficultés. Non seulement l'amour du savoir n'est pas le désir de savoir, mais cet amour peut encore durablement l'obstruer. Du coup, toujours au regard de l'amour, cette

même disparité entre hommes et femmes, qui fait entrer les femmes plus facilement dans le transfert, peut à l'autre bout de l'expérience permettre aux hommes de se défaire plus vite de ce transfert. Dans le même sens, l'amour de transfert, en tant que résistance, s'articule aux temps de fermeture de l'inconscient et de stagnation de la dialectique analytique, et pourrait rendre la tâche analysante moins aisée côté femme.

Autre obstacle, lié à la position hystérique. Le passage du discours hystérique au discours de l'analyste n'est pas forcément facile à obtenir, et l'on peut rappeler Freud disant qu'il interprète contre Dora. Le fantasme hystérique, $\frac{a}{\phi} \diamond A$, écrit l'hystérique appuyée sur son manque, et non sur le savoir en place de vérité. La difficulté de la production d'un savoir mérite d'être soulignée, car il existe un noyau hystérique dans toute névrose – voir la remarque de Freud sur l'obsession comme dialecte de l'hystérie. Il y a aussi le fait que les quatre discours ne font place qu'au discours hystérique, sans omettre l'hystérisation produite par le travail de la cure analytique elle-même. Tout cela va plutôt dans le sens de faire durer le transfert pour tous, mais surtout peut-être pour l'hystérique.

Toutefois, l'obsessionnalité n'est pas en reste pour faire durer le transfert. Ne pourrait-on parler de la patience de l'obsessionnel, qui attend la mort du Maître plus qu'il ne le provoque, qui est toujours ailleurs que là où se court le risque, qui vise à ne rien perdre du signifiant, et recule devant la perte qui détermine le lieu de la cause du désir ? De sorte que finalement le temps, qui est une composante essentielle du transfert, lui vient de façon convergente des deux structures. Et, sur le plan de sa modalité, le transfert varie selon la stratégie du désir mise en jeu, donc selon la structure, entre le désir comme insatisfait dans l'hystérie et l'abdication dans la névrose obsessionnelle.

L'autre face du transfert, celle de la « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient », renvoie au non-rapport des sexes, soit un invariant de la névrose, pour tout sexe donc. L'actualisation dans le transfert du rapport que le sujet a à son objet, dont l'analyste s'offre à faire semblant, permet l'approche de la cause asexuée du désir.

La fin de l'analyse permet l'articulation de l'objet et de la castration. L'expérience analytique cesse de ne pas écrire le phallus, et la production de S1 qui ne font pas chaîne fait de la jouissance phallique la jouissance du Un.

Tous ces éléments me semblent parfaitement valoir pour les deux sexes, c'est-à-dire que ce qui s'analyse sous le régime du tout phallique peut bien être dit hors sexe. Le savoir analytique qui ne sait que sur l'Un se pose savoir

masculin, tel que Lacan en parle dans *Les non-dupes* : « Le savoir masculin, chez l'être parlant, est irrémédiablement unaire, il est coupure ¹ [...] »

De plus, en fin d'analyse, le rapport au réel est touché de la limite du dicible, puisque toute la jouissance ne passe pas au langage, et s'il y a un abord du $S(A)$, il vaut là encore pour les deux sexes. Pourtant, s'il y a un enseignement de la cure psychanalytique, il se porte tout autant sur la castration inévitable du sujet parlant, que sur la différence dans le rapport des jouissances entre hommes et femmes, à quoi l'on peut ajouter la logique du *pas-tout* de la fin d'analyse.

Alors, *quid* des femmes dans leur rapport à la fin de l'analyse du fait de leur position *pas-toute* ? Auraient-elles de fait un accès facilité à la logique de fin d'analyse ?

Au fond, la question porte sur la signification que l'on accorde à $S(A)$. $S(A)$ désigne plusieurs registres : l'incomplétude du lieu du signifiant d'où la vérité ne peut être que mi-dite, car il manque toujours un signifiant dans l'ordre symbolique, et le savoir ne peut se boucler de façon toute. $S(A)$ désigne aussi la limitation du symbolique par la jouissance indicible – c'est son hétéronomie au langage, qui renvoie à l'impasse de la formalisation d'où s'inscrit le réel. Enfin, sa division dans la jouissance partage la femme qui n'existe pas entre Φ et $S(A)$, ce qui fait de $S(A)$ son partenaire dans la jouissance. Que de cette jouissance supplémentaire, les femmes ne puissent rien dire ni rien savoir, ne réduit pas l'expérience qu'elles peuvent en avoir. Elle les laisse dans le rapport de contiguïté où elles en sont enveloppées dans leur corps, qui vient désormais prendre valeur lui aussi de $S(A)$ ².

Le fait pour les femmes d'incarner l'une des valeurs de $S(A)$ retentit assurément sur la fin d'analyse. Malgré l'identification au symptôme, une certaine indécision quant à l'être persiste, pour tous, du fait du $S(A)$ et qu'aucune lettre produite ne soit garantie pour le sujet. Il me semble que c'est comme cela que Nicolas Bendrihen évoquait à Barcelone son recours à un signifiant à réinventer, du fait de n'être que pour un temps et « faute de mieux ». Toutefois, pour la *pas-toute*, cet effet d'indétermination est encore accentué de son rapport au $S(A)$. En ce sens, la fin d'analyse pourrait au contraire lui être plus difficile qu'à l'homme, et la laisserait moins arrimée, faute de n'être assez dupe du phallus, en raison du *pas-tout*.


Contrepoint possiblement favorable, la position *pas-toute* inféodée à la jouissance phallique donne certainement aux femmes plus de liberté, plus de liberté dans le rapport au fantasme, car, tout hors langage que soit leur rapport à $S(A)$, il leur ménage une familiarité avec les dimensions d'inconsistance et d'altérité. Cette proximité leur fait relativiser le Un sur quoi


elles ne misent pas tout. C'est en raison de cette liberté que les analystes femmes se distingueraient, pour le meilleur ou pour le pire, des psychanalystes hommes.

Reste que le féminin dans son rapport à l'Autre me paraît persister dans son opacité. Ou est-ce que les analystes en recueillent ou en retransmettent peu souvent le dire ? Cela jusque dans les passes, où s'accroissent plutôt la chute des identifications, le rapport à l'objet et, bien sûr, l'incomplétude de l'Autre. Or cela ne vient pas forcément ouvrir positivement sur le recueil d'un dire qui serait spécifiquement du féminin, non pas pour dire l'indicible, bien sûr, mais sur les effets du rapport à $S(A)$, tels qu'ils pourraient se repérer dans une clinique renouvelée.

Mots-clés : transfert, différence des sexes, structures cliniques, cause asexuée, $S(A)$ barré.

*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 17 janvier 2019.

1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 15 janvier 1974.

2.  C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Champ lacanien, 2003.

SÉMINAIRE CHAMP LACANIEN À PARIS

Les ségrégations

Patricia Dahan

Les langues, la langue et les ségrégations *

L'histoire a montré comment par une série d'amalgames il n'y aurait qu'un pas de la stigmatisation de la différence des langues à la stigmatisation de la différence des peuples. À partir du xvii^e siècle et jusqu'à la fin du xix^e siècle, des études philologiques ont fait état d'une hiérarchie des langues, certaines langues étant considérées comme supérieures à d'autres.

Que ce soit à propos de l'origine des langues ou à propos des différences géographiques entre ville et campagne, il y a une valorisation des langues auxquelles est associée l'idée de progrès et de mouvement par rapport à celles auxquelles on attribue les qualificatifs de stagnation et d'immobilité.

Un autre élément présent et récurrent dans ces études est l'analogie faite entre les langues et les populations qui les parlent. On attribue alors à ces populations le même qualificatif que celui attribué à la langue, ce qui devient pour les populations une opposition entre stagnation et progrès. Selon ces hypothèses, une inégalité serait déjà inscrite dans les langues, ce qui justifierait de reconnaître un rapport de supériorité entre les peuples, voire d'exclusion. Ces préjugés à partir desquels la ségrégation par les langues s'est instaurée ont eu des effets jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Si les langues restent encore aujourd'hui un moyen d'exercer des ségrégations sur des populations dans un but d'exclusion, ces études n'ont plus aucune portée. À partir du début du xx^e siècle, l'évolution de la théorie de la linguistique et les apports de la psychanalyse ont donné d'autres éclairages sur la langue et le langage.

L'origine des langues

Puisqu'on parle des origines des langues, commençons par le mythe originel de la différence des langues. On raconte que pour faire échouer le projet insensé des habitants de Babel de construire une tour qui touche le ciel, Dieu a remplacé la langue unique et transparente que tout le monde

parlait par la pluralité et l'opacité des langues, ce qui aurait produit la confusion et la division qui nous occupe maintenant.

À partir du xvii^e siècle, des philosophes et des philologues se sont sérieusement interrogés sur l'origine des langues depuis Adam et Ève, la langue primordiale parlée dans le jardin d'Éden étant considérée comme celle de l'origine de la parole. Un fascicule publié en 1688 par le Suédois Andreas Kempe sur les langues du paradis ouvre le débat sur l'origine des langues, qui a été repris ensuite par d'autres auteurs. La question est de savoir si ce serait l'hébreu ou la langue germanique qui aurait le plus de marques de quelque chose de primitif, les langues considérées comme les plus anciennes étant aussi jugées comme les plus nobles.

Ce débat a continué au cours des siècles qui ont suivi. Le philosophe et historien Maurice Olender, dans son livre *Les Langues du paradis*, observe comment les études menées aux xviii^e et xix^e siècles sur l'origine des langues ont pu conduire à une dérive qui, à partir d'une conception de la différence des langues, a influencé une théorie de la différence des races, la langue, selon des philologues du xix^e siècle, étant supposée traduire les traits spécifiques de chaque peuple. Ils se sont aussi beaucoup intéressés au sanscrit.

Le sanscrit est une langue ancienne, retrouvée vers la fin du xviii^e siècle dans les livres sacrés de l'Inde. Elle est la langue de la nation des Scythes, peuple indo-européen de l'Antiquité. Elle est reconnue pour être la base d'une infinité de langues, dont les langues germaniques ; elle est aussi appelée langue aryenne ¹.

Au xix^e siècle, Ernest Renan spécifie que toute langue sort telle quelle de l'esprit humain, et comme un « moule » elle détermine l'esprit du peuple qui la parle. Aux peuples indo-européens sont attribués des « talents migratoires », ce sont de grands conquérants, par opposition aux sémites à qui est reprochée leur « stagnation » pour ne pas avoir participé « aux progrès de l'histoire universelle ² ». Paradoxalement, au début du xx^e siècle, Marx, Freud et Einstein ont tout particulièrement participé au progrès de l'histoire. Toujours selon Ernest Renan, dans le mouvement de l'humanité il y a « la supériorité de l'aryen sur le sémite ».

E. Renan et F. M. Müller ont diffusé pendant une grande partie du xix^e siècle leurs théories sur l'étude comparative des langues, avec la distinction qui l'accompagne entre langues sémites et langues aryennes, avant d'appeler leurs lecteurs à une certaine prudence, mesurant les conséquences que pouvait avoir l'orientation de leurs études.

Dans la deuxième moitié du xix^e siècle, les sciences philologiques ont donc inspiré des idéologies qui ont conduit au nazisme en légitimant un

usage politique des termes aryen et sémite. Ce vocabulaire s'est progressivement imposé jusqu'à l'effondrement du nazisme ³.

La question de l'origine des langues a donc nourri le XIX^e siècle, pour tant, comme le rappelle Jean-Pierre Vernant, dès sa fondation en 1866, la Société de linguistique avait formulé dans son article 2 la règle suivante : « La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle. »

Lacan fait-il référence à cet article lorsqu'il insiste pour ne plus jamais faire allusion à l'origine des langues ? Tout au long de son enseignement, il s'est intéressé à la langue et au langage, sans jamais vouloir faire référence à l'origine des langues. « J'ai rappelé, dit-il dans le séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, que ne s'est soutenu quelque chose qui semble avoir la langue comme telle, voire la parole comme objet, que ça ne s'est soutenu qu'à condition de se jurer entre soi, entre linguistes, de ne jamais, plus jamais – parce qu'on avait fait que ça pendant des siècles – plus jamais, même de loin, faire allusion à l'origine du langage. C'était entre autres, un des mots d'ordre que j'avais donné à cette forme d'introduction qui s'est articulée de ma formule : "L'inconscient est structuré comme un langage". »

La ségrégation géographique des langues

Bien avant ces réflexions sur l'origine et l'inégalité des langues, la ségrégation des populations existe aussi dans une ségrégation géographique des langues. Au XVIII^e siècle, la différence linguistique s'exprime entre langue et patois et implique une différence géographique entre ville et campagne ; à l'une est associée la notion de progrès, à l'autre la notion d'immobilité. Ce sont ces mêmes distinctions entre progrès et immobilité qui seront plus tard à la base de l'opposition entre langue aryenne et langue sémite.

À la Révolution naît l'idée d'une purification de la langue pour la purger des usages liés à l'ancienne société. Comme le soulignait *l'Encyclopédie*, « patois, langage corrompu tel qu'il se parle presque dans toutes les provinces... On ne parle la langue que dans la capitale ».

La langue marque donc un clivage entre deux parties de la société et si on suit Roland Barthes on constate, d'un point de vue sociologique, que plus largement encore dans la société le langage divise. Si les linguistes en étudient les spécificités selon un repérage géographique de dialectes, patois, etc., ils oublient de prendre en compte les différences selon les spécifications sociales ⁵.

Si les linguistes ne tiennent pas compte de cette dimension, c'est selon Barthes pour des raisons idéologiques, la division sociale étant une

notion censurée dans l'approche linguistique du XIX^e siècle, approche qui a été relayée par les linguistes des générations qui ont suivi et dont Saussure, selon Barthes, n'est pas exempt non plus. Le seul qui, selon lui, a su élargir son approche à la question sociale est Benveniste, qui, dit-il, ne cesse « de prendre le langage dans ce qu'on pourrait appeler ses concomitances : le travail, l'histoire, la culture, les institutions, bref, tout ce qui fait le réel de l'homme ⁶. »

Dans un autre ordre d'idée et dans un autre contexte, ce qui fait « le réel de l'homme » chez les peuples qui ont été colonisés est aussi le rapport à la langue ou la violence exercée sur leur langue d'origine. C'est très bien décrit dans *Éloge de la créolité* de Bernabé, Chamoiseau et Confiant : « Si bien que notre histoire, disent-ils, ou nos histoires, n'est pas directement accessible aux historiens. Leur méthodologie ne leur donne accès qu'à la Chronique coloniale. Notre Chronique est dessous les dates, dessous les faits répertoriés : nous sommes Paroles sous l'écriture ⁷. » Or, s'il n'y a pas de sujet hors du langage, comment concevoir un sujet privé de sa langue ? Ces auteurs témoignent d'un « coup porté » à la créativité du sujet, d'un envoi en déportation de sa créativité ⁸.

Ces différents exemples montrent qu'une langue pour être subjectivée doit être diverse, multiple pour se prêter à la poétique, à la créativité. Une langue existe grâce à sa diversité, à la pluralité des sens, à l'équivoque dans la langue et non par son universalité. Même s'il y a un certain excès à revendiquer un usage officiel des langues régionales, l'importance qui y est accordée par certaines populations traduit la vigueur de cet attachement. Il aura fallu du temps pour constater qu'une langue n'est pas seulement faite pour signifier et pour communiquer.

Lorsque la langue est unifiée, contrôlée, transformée, simplifiée dans un but de diffuser un message unique, elle est au service de la ségrégation. L'usage fait par le nazisme de la langue allemande en la transformant et en la simplifiant en est un exemple.

La langue au service de la ségrégation

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, des philosophes, philologues, historiens tels que Jean-Pierre Vernant, Maurice Olender et Michel de Certeau ont observé les glissements qui dans l'histoire ont conduit de la différence des langues à la différence des races à partir de l'opposition entre langue aryenne et langue sémite.

La thèse de l'inégalité des langues a conduit au XIX^e siècle le comte de Gobineau à se référer à ces données pour établir la définition d'une race

aryenne pure, parfaite, dont il pensait trouver les caractéristiques dans la race germanique. Cela a donné lieu à un ouvrage intitulé *Essai sur l'inégalité des races humaines* faisant correspondre une inégalité supposée des langues à une inégalité supposée des races⁹.

Ces thèses étaient déjà présentes au XVIII^e siècle parmi des auteurs du romantisme allemand et ont pu influencer le nazisme, comme le constate Victor Klemperer dans son livre *LTI, la langue du Troisième Reich*.

Victor Klemperer était un philologue allemand qui a observé et analysé le discours nazi au jour le jour pendant toute la durée de la guerre. Il montre comment la langue allemande a été pervertie par un appauvrissement et un changement de la valeur des mots – par exemple le caractère positif donné au mot « fanatique » pendant le III^e Reich. Il montre aussi que, plutôt que des discours, ce sont des expressions isolées, des tournures utilisées sous forme de slogans, d'imprécations, qui s'imposent pour être adoptées mécaniquement¹⁰. La Chambre de publication du Reich et l'ensemble de la presse devaient diffuser le message nazi, qu'on allait lire dans tous les journaux. Hitler avait déclaré l'« État total » et pouvait par ces organes institutionnels relayer et légitimer sa parole.

Le philosophe Giorgio Agamben, qui dans sa démarche met en évidence des paradoxes pour faire surgir ce qui dans la pensée fait limite, souligne le paradoxe de la souveraineté, où l'ordre juridique reconnaît au souverain le pouvoir de proclamer l'état d'exception. Le paradoxe peut se formuler de cette façon : « Moi, le souverain, qui suis dehors de la loi, je déclare qu'il n'y a pas de hors loi¹¹. » Ainsi, ce qui ne peut être inclus dans la loi est inclus sous la forme de l'exception, seul le souverain peut décider des normes et les imposer. De même, l'état d'exception déclare qu'il n'y a pas de hors langue, seule la langue du souverain a le pouvoir de signifier.

Or, si du point de vue de la langue il y a toujours un écart entre la signification et le sens, entre le signifiant et le signifié, « la prétention de souveraineté du langage, dit Agamben, consistera dans la tentative de faire coïncider le sens avec la dénotation, d'établir entre eux une zone d'indistinction dans laquelle la langue demeure en rapport avec ses dénotés en les abandonnant, en se retirant d'eux dans une pure langue ("état d'exception" linguistique¹²). »

On comprend alors à quoi tient la pauvreté du langage nazi, il n'y a plus la possibilité de la pluralité du signifié, toute l'équivoque propre à la langue est annulée. Cette pauvreté de la langue, on la retrouve dans les discours où tout devait être « harangue, sommation, galvanisation¹³. »

La « souveraineté du discours » est donc associée à une « souveraineté du langage » qui tend à faire coïncider le sens et la dénotation. On peut observer que ce qui habituellement fait la refente du sujet (sujet de l'énoncé/sujet de l'énonciation) se trouve ici confondu, ou pourrait-on dire masqué, ce qui revient à faire comme s'il n'y avait pas de sujet de l'inconscient. Dans la mise en scène des discours hitlériens, transmis par les médias, un message univoque est donné. Dans ces conditions, le discours n'est plus qu'une voix, un impératif, une prédication universelle.

L'universalité d'un discours, sa signification univoque s'oppose à la topologie du langage qui, lorsqu'elle n'est pas réduite à un impératif, produit un effet de trou, comme le dit Lacan dans « L'étourdit ». Effet de trou qui ouvre à des possibilités d'interprétations multiples et implique un sujet.

Il est intéressant de noter qu'en même temps que naît la psychanalyse au début du ^{xx}e siècle un tournant majeur se produit dans l'approche linguistique. Dans la théorie classique de la linguistique, qui par la suite a été qualifiée de « théorie naïve », le langage est fait pour signifier et pour communiquer. Avec Saussure et Jakobson, l'approche linguistique prend une tout autre dimension qui va servir de référence à Lacan. Mais, tout en leur empruntant leurs théories sur la structure du langage, Lacan s'en démarque en introduisant la notion de sujet dans le langage.

La définition de l'inconscient qui se réfère à la structure du langage s'accompagne chez Lacan d'un refus absolu de considérer qu'il puisse y avoir une supériorité d'une langue sur une autre ou une domination par les langues.

Si Lacan insiste autant sur la structure linguistique et sur l'apparition du sens dans la structure linguistique, avec la métaphore et la métonymie, c'est pour montrer que l'effet de langage ne se produit dans l'analyse que du « cristal linguistique », dans la mesure où l'articulation du langage produit un effet de sens, le sens étant donné par l'articulation signifiante plus que par la signification du mot lui-même.

Dans la cure analytique, il ne s'agit pas de donner du sens mais de produire un effet de sens. Lacan démontre ainsi qu'il n'y a pas une instance supérieure pour dire quel est le sens, qu'il n'y a pas de métalangage. Il n'y a pas non plus de préjugé sur les langues et ceux qui les parlent.

La psychanalyse traite de ce qui concerne chaque sujet dans sa singularité, dans sa différence. Non pas une différence hiérarchisée mais la « différence absolue », ce qui fait que la psychanalyse est plus concernée par *lalangue* que par les langues.

Lalangue, langue dans laquelle l'enfant a baigné depuis sa naissance, où son premier rapport à la langue est un rapport à la jouissance et non au sens, est un mode singulier à chacun de jouir de la langue. Et c'est ce qui demeure au-delà de toutes les tentatives de hiérarchiser les langues ou de pervertir la langue, comme cela a été le cas avec le régime nazi, au-delà de toutes les tentatives de mettre la langue au service d'une volonté de ségrégation.

J'ai souvent cité cette réponse faite par Hannah Arendt à un journaliste de la télévision allemande qui lui demande : « Lorsque vous venez en Europe, avez-vous conscience de ce qui demeure et, corrélativement, de ce qui est irrémédiablement perdu ? » Hannah Arendt répond : « L'Europe pré-hitlérienne ? Je ne peux pas dire que je n'en ai aucune nostalgie. Ce qui en est resté ? Il en est resté la langue. » Et elle ajoute : « Rien ne peut remplacer la langue maternelle ¹⁴. »

Mots-clés : origine des langues, langue et ségrégation.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris le 31 janvier 2019.

1. ↑ M. Olender, « L'Europe, ou comment échapper à Babel », *L'Infini*, n° 44, hiver 1993, p. 120.

2. ↑ M. Olender, *Les Langues du Paradis*, Paris, Hautes Études Gallimard/Le Seuil, 1989, p. 36.

3. ↑ *Ibid.*, p. 36-37.

4. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, 3 février 1972.

5. ↑ R. Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 114.

6. ↑ *Ibid.*, p. 208.

7. ↑ J. Bernabé, P. Chamoiseau et R. Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1990, p. 36.

8. ↑ *Ibid.*, p. 43. « Chaque fois, disent-ils, qu'une mère croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité. Les instituteurs de la grande époque de la francisation ont été les négriers de notre élan artistique. »

9. ↑ A. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1967. « L'identité est originellement entière entre le mérite intellectuel d'une race et celui de sa langue naturelle et propre ; [...] les langues sont, par conséquent, inégales en valeur et en portée, dissemblables dans les formes et dans le fond, comme les races [...] leurs qualités et

leurs mérites s'absorbent et disparaissent, absolument comme le sang des races, [...] enfin que, lorsqu'une langue de caste supérieure se trouve chez un groupe humain indigne d'elle, elle ne manque pas de dépérir et de se mutiler. [...] Je propose donc cet axiome général : La hiérarchie des langues correspond rigoureusement à la hiérarchie des races. »

10. [↑](#) V. Klemperer, *LT*, *la langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 38.

11. [↑](#) G. Agamben, *Homo Sacer*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 23.

12. [↑](#) *Ibid.*, p. 33.

13. [↑](#) V. Klemperer, *LT*, *la langue du III^e Reich*, *op. cit.*, p. 47.

14. [↑](#) H. Arendt, *La Tradition cachée*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1987.

Frédéric Pellion

Le psychanalyste et son barbare *

Argument. Si tout discours établi emporte des effets de ségrégation, et s'il y a un discours analytique, le discours analytique n'emporte-t-il pas lui-même de tels effets ? Démontrer ce petit syllogisme et chercher à identifier le « barbare » qu'il exclut nous permettront d'approcher d'un peu plus près ces effets – et, peut-être, de mieux distinguer ceux qui sont inévitables de ceux qui sont seulement possibles.

*

« La dialectique est essentiellement prédicative, elle fait antinomie, et nul prédicat qui de lui-même ne se supporte d'une substance. »

Jacques Lacan ¹

1. Colette Soler, en ouvrant ce séminaire, soulignait que l'hypothèse lacanienne sur les mécanismes de ségrégation – laquelle veut qu'ils s'originent d'une transcription dans la réalité des « relations symboliques ² » – incline à douter de la possibilité de les contrer.

Alors, je vais ramasser sous la forme d'un petit syllogisme le problème que je voudrais examiner avec vous : si (1) tout discours emporte des effets de ségrégation, et si (2) il y a un discours analytique, alors, (3) le discours analytique n'emporte-t-il pas lui-même de tels effets de ségrégation ?

2. Ce serait embarrassant. Car n'attendons-nous pas de la psychanalyse de « réintégrer » – je reprends le terme dont Lacan fait usage pour décrire le ballet entre l'objet *a* et l'instance narcissique ³ – ou d'« inclure » – si l'on préfère un terme d'aujourd'hui, que connaissent (trop) bien ceux d'entre nous qui ont affaire à l'institution scolaire – nos patients dans un *socius* commun ?

N'est-ce d'ailleurs pas là, déjà, ce que vise Freud quand il parle, en conclusion des *Études sur l'hystérie*, de « transformer la misère névrotique

en malheur banal ⁴ » ? Mais aussi bien le dessillement qu'espère Lacan identifiant l'« individu » au « prolétaire ⁵ » ?

Pourtant, mon syllogisme traduit une réalité tout à fait patente, celle qui tend à ségréger toujours plus les analystes des non-analystes – par exemple des scientifiques. Laquelle en masque une autre, plus massive encore, s'il se peut, celle qui ségrège les analysants des non-analysants. D'ailleurs, connaissons-nous, à l'égard de cette dernière ségrégation, beaucoup de couples mixtes ?

3. Je commence donc par la majeure, « tout discours emporte des effets de ségrégation ».

L'universelle, de fait, n'est peut-être pas si immédiate.

Lacan a commencé de faire jouer ses quatre, puis cinq, discours, plusieurs années avant de donner une définition précise de ce qu'il entendait par là, par /discours/. Il aura même fallu attendre 1972, et la publication de « L'étourdit », pour qu'il s'y résolve : « [Le discours], je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent ⁶. » Un discours est donc une cause, qui a deux conséquences : 1. un type de lien social, c'est-à-dire une certaine codification du « vivre ensemble », soit ce qu'on appelle aussi de ce mot désuet de « mœurs » que nous avons mis naguère au frontispice de ce même séminaire ; et, 2. une préparation, une éducation, des corps ayant vocation à s'insérer dans ce lien social, à y participer et à le faire vivre. La première conséquence est apparente, voire bruyante, la seconde plus souterraine.

Pour ce qui est du discours du maître, l'affaire semble assez vite entendue : le signifiant maître ordonne et, du même mouvement, exclut tout ce qui désordonnerait son discours ⁷. C'est un mécanisme très ancien, comme l'a amplement montré Barbara Cassin dans son *Effet sophistique* ⁸.

Les choses sont déjà un peu plus complexes avec le discours universitaire, car le savoir, S2, justement, n'est pas Un. Mais peut-être, grossièrement, pourrait-on dire que ce que ségrège ce discours, c'est le non-savoir. Toutefois, dans ce cas, il faudrait distinguer entre le pas-savoir subi du dehors – du fait de l'imperfection des conditions expérimentales, de la structure, de l'incomplétude, ou autre... –, le refus de savoir et le non-savoir assumé, pour désigner lequel Lacan réserve au terme /ignorance ⁹/. Nous voyons en tout cas que ce discours, quoi qu'ils en disent, n'est pas sans concerner de très près les analystes, dont toute la formation se joue sur ces distinctions et sur leurs équilibres ¹⁰.

Quant au discours hystérique, la division qui est à son principe protège-t-elle des effets ségrégatifs inhérents à un discours « établi ¹¹ » ? Pas si sûr, ne serait-ce que parce que son adresse éperdue au S1 ne peut manquer d'aliéner en retour la ségrégation première de toutes, si l'on en croit Lacan, et après lui Colette Soler, celle des femmes « exclues dans la nature des choses qui est la nature des mots ¹² »...

4. J'en viens maintenant au discours analytique.

Ce discours dépend bien sûr de l'hypothèse de l'inconscient – plus précisément de la créance qui lui est accordée, en d'autres termes de la position, à la suite de Freud, d'un discours de l'inconscient comme guise et actualisation du discours du maître.

Mais en rester là identifierait le discours analytique à un *compendium* de la connaissance de l'inconscient, voire à la théorie analytique. La mineure serait alors satisfaite, et nous serions en effet exposés à devenir vecteurs de la ségrégation que je mentionnais tout à l'heure, celle-là même que Lacan tentait de combattre en adressant son séminaire *L'Acte analytique* à un public clairement composé d'une majorité de non-analystes, voire de non-analysants ¹³.

Le 13 novembre 1968, en débutant le cycle des trois séminaires suivants, qui porteront sur les discours, Lacan écrit au tableau cette phrase : « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole ¹⁴. »

Cette étrange proposition s'éclairera peu à peu : en effet, *a*, son agent, n'étant pas du langage, ne parle pas ; de plus, n'étant pas « échangeable ¹⁵ », il ne peut pas non plus être dit.

Il peut néanmoins agencer un discours. Mais encore faut-il que sa cession, assumée comme telle, ait déblayé le chemin qui mène du désir à une satisfaction que le sujet pourra enfin reconnaître comme *certainement* sienne ¹⁶.

Cet état du plus-de-jour en quelque sorte déconnecté du « monde extérieur ¹⁷ », pour être indécidable, n'en est sans doute pas moins une des choses qui permettent à l'analysé de prolonger la position analysante au-delà de la limite de sa propre cure ¹⁸, par exemple en passant à la pratique analytique. Il y tiendra lieu, fera « semblant », du manque constitutif de l'analysant, qu'il « maintien[dra] » « tout le temps qu'il faut pour qu'il [l'analysant] s'y retrouve [, à son tour,] quant à la cause ¹⁹ ».

Deux remarques complémentaires, ici :

– la substitution, en 1970, de /semblant/ à /agent/ signifie l'incapacité d'un discours, quel qu'il soit, à rendre compte de ses effets de vérité. Il s'ensuit qu'il ne saurait être question, dans le discours analytique – sauf tromperie –, d'une quelconque adéquation entre le *a* de l'analysant et celui de l'analyste : les démêlés du savoir et de la vérité ont beau être au cœur du discours analytique – et même en être, vis-à-vis des autres discours, la marque élective –, leur issue n'est rien de reproductible ;

– de sorte que cette métaphore ramasse les remarques récurrentes de Lacan sur l'impuissance de la parole à consister par son seul moyen ²⁰, puis sur le rôle séminal de l'ignorance dans l'« établissement » du savoir ²¹.

5. Notre thème de la ségrégation nous a donc conduit à la jonction du langage avec, d'une part, la théorie analytique, et, de l'autre, le discours du même nom.

Un exemple, à partir d'une expression de Lacan qui a été fréquemment sollicitée lors des débats récents de notre communauté sur la qualification d'*AME* et sur la trace à laisser, ou non, des nominations d'*AE* : « s'encaster dans la caste ²² ».

À première lecture, cela sonne comme saine dénonciation de la suffisance qui guette l'*AE* une fois le silence retombé sur son témoignage.

Faisons tout de même un rapide *excursus* philologique : /s'encaster/ vient de l'italien ancien *incastrare*, sertir – une pierre précieuse, par exemple – ; voilà qui est déjà un peu plus engageant. Il ne semble par contre pas tranché si *incastrare* dérive lui-même de *castrum*, château, ou de *castrare*, châtrer ²³. Cas limite de « sens opposé des mots originaires ²⁴ » ou génie de *lalangue*, où se serait déposé quelque chose de la castration du maître ?

/Caste/, lui, provient du latin *castus*, « pur », « exempt de », dont dérive aussi /chaste ²⁵/, qui renvoie selon Littré à un « usage licite des plaisirs de l'amour ²⁶ », et dont un contraire est *incastus*, qui donnera plus tard /incestueux/. Il s'agit donc pour Lacan, avec la caste, et conformément à ce qu'il disait déjà dans ses *Complexes familiaux* ²⁷, de rapporter la collectivité à une unité politique minimale distincte de la famille organique, et qui « garanti[sse] le lignage du père ²⁸ » plus sûrement que la paternité biologique.

Il reste qu'on se reproduit dans sa caste. Cela veut dire que certains objets y sont non seulement accessibles, mais en quelque sorte prescrits – pas-tous ces objets, néanmoins, bien sûr, interdit de l'inceste oblige. La

limite poreuse que l'inconscient tente d'édifier entre le prescrit et l'interdit se referme en huit intérieur avec cette distinction.

6. Concernant la chasteté, Littré continue ainsi : « Il peut y avoir, dans un mariage chaste d'ailleurs, peu de continence ²⁹. » Une nouvelle opposition, /continence/ *versus* /incontinence/, se dessine ainsi au-delà du licite. Or, dans la mesure où il est manifestement possible que l'incontinence s'associe à la chasteté, la seule considération de la quantité est loin d'en épuiser les paradoxes. On y reconnaît une nouvelle occurrence de la même topographie du désir, fermement dessinée en ces termes dans les *Quatre Concepts...* : « Le désir [...] trouve son cerne, son rapport fixé, sa limite, et c'est dans le rapport à cette limite qu'il se soutient comme tel, franchissant le seuil imposé par le principe de plaisir ³⁰. »

7. À ce problème-ci, nous connaissons la réponse freudienne – relativement tardive, d'ailleurs, puisqu'elle ne trouve sa formulation explicite qu'en 1918. Elle a un nom, /abstinence/, en allemand /*Abstinenz* ³¹/.

Ce nom, plus général que celui de continence, semble masquer un peu ce dont il s'agit. À moins que ce masque recouvre, de la part de Freud – qui a entretemps théorisé des « satisfactions substitutives ³² » –, un léger déplacement. Car, de fait, sur quoi porte l'abstinence analytique ?

J'ai commencé de le dire tout à l'heure, sur la fantaisie d'un échange possible entre les objets *a* de l'analyste et de l'analysant. Ou, en d'autres termes, sur le mirage d'une vérité *toute* énonçable, dans la cure, sur la cause ³³.

L'abstinence n'est finalement pas tant, dirai-je, de ne rien consommer avec nos analysants, que d'interférer le moins possible sur leur destinée analytique.

8. Il y a là, bien sûr, une difficulté, puisque nous disposons, à côté du discours analytique, de toute une « théorie », qui certes nous aide à « penser *pourtant* la psychanalyse ³⁴ » – je souligne le « *pourtant* » –, mais tend à « reconstituer ³⁵ » la vérité.

Je conclurai donc à propos des mœurs congruentes au discours analytique.

Nous sommes, je crois, divisés sur la question de savoir si ce lien social très spécifique qu'est le discours analytique doit être cantonné à la

seule cure, ou au contraire peut être accepté comme principe d'une communauté analytique.

Mais peut-être pourrions-nous tout de même souhaiter que la règle freudienne s'applique à notre communauté au moins autant qu'à la cure elle-même.

Mots-clés : discours (analytique), ségrégation, semblant, vérité.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris le 31 janvier 2019.

1. ↑ J. Lacan, Intervention conclusive aux Journées d'étude des cartels de l'EPF, « Les concepts fondamentaux et la cure, Paris, 12-13 avril 1975 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976, p. 263-270.

2. ↑ C. Soler, « Comment Lacan parlait-il de la ségrégation ? », *Mensuel*, n° 128, Paris, EPFCL-France, décembre 2018, p. 20-30.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 379-382.

4. ↑ S. Freud, « Études sur l'hystérie », dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, PUF, 1988, p. 332.

5. ↑ « Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant » (J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, novembre 1975, p. 177-203).

6. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 474.

7. ↑ C. Soler, « Statut du signifiant maître dans le champ lacanien », *Mensuel*, n° 58, Paris, EPFCL-France, février 2011, p. 9-24.

8. ↑ B. Cassin, *L'Effet sophistique*, Paris, Gallimard, 1995.

9. ↑ C. Soler, « Symptômes énigmatiques ? », *Revue du Champ lacanien*, n° 14, *Les Symptômes, les affects et l'inconscient*, novembre 2013, p. 73-74.

10. ↑ F. Pellion, « Savoir ◇ vérité », *Revue du Champ lacanien*, n° 19, 2017, p. 65-71.

11. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971.

12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 68-69.

13. ↑ J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 22 novembre 1967.

14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 11.

15. ↑ *Ibid.*, p. 370.

16. ↑ F. Pellion, « A propósito dos discursos », *Stylus*, n° 33, 2016, p. 79-99.

17. ↑ Freud, dans son étude sur Léonard de Vinci, relève le penchant de celui-ci à se détourner toujours plus de « l'exploration de la vie d'âme des hommes » au profit du « monde extérieur » (S. Freud, *Œuvres complètes*, t. X, Paris, PUF, 1988, p. 101.)
18. ↑ F. Pellion, « Enfant vs analysant ? », *Mensuel*, n° 101, Paris, EPFCL-France, décembre 2015, p. 15-24.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 20.
20. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 21 février 1962.
21. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 4 novembre 1971
22. ↑ J. Lacan, « Lettre du 23 octobre » à en-tête de la Cause freudienne, 5, rue de Lille, dans *Courrier de la Cause freudienne*, 1980, p. 3.
23. ↑ www.cnrtl.fr/definition
24. ↑ S. Freud, « Du sens opposé des mots originaires », dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 165-176.
25. ↑ *Ibid.* Et merci à Mariette Aklé, du Forum du Champ lacanien du Liban, d'avoir attiré mon attention sur ce point.
26. ↑ www.littre.org/definition
27. ↑ « À mesure qu'on découvre des formes plus primitives de la famille humaine, elles s'élargissent en groupements qui, comme le clan, peuvent être aussi considérés comme politiques. » (J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 26.)
28. ↑ M. Aklé, « Le crime d'honneur », thèse de troisième cycle, université Paris Diderot, École doctorale « Recherches en psychanalyse ». En cours.
29. ↑ www.littre.org/definition
30. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 31-32.
31. ↑ S. Freud, « La technique psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, PUF, 1988, p. 97-108.
32. ↑ S. Freud, « L'avenir d'une illusion », dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 165-176.
33. ↑ F. Pellion, « De la distinction entre psychanalyse et psychothérapie », *Cahiers du Collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 17, 2016, p. 39-42 ; « Du symptôme au sinthome, et retour », intervention inédite du 26 novembre 2018 aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Les symptômes de l'inconscient », Paris.
34. ↑ J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 377.
35. ↑ N. Bendrihem, « Que reste-t-il ? », intervention inédite du 25 novembre 2018 aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Les symptômes de l'inconscient », Paris.

ENTRÉE DES ARTISTES

Colette Sepel

Saint Guyotat, poète et clinicien

Il y a Guyotat le poète, qui travaille la langue en profondeur, la pétrit pour l'amplifier et y retrouver le rythme de la langue biblique des prophètes. Et puis il y a Guyotat le clinicien, issu d'une longue lignée de médecins et de chirurgiens. Les deux sont bien sûr intimement liés mais c'est au clinicien qu'ici je m'intéresse, celui qui dans le premier quart de son dernier récit, *Idiotie*¹, nous décrit, dans une langue rigoureusement précise, la genèse de la double opération qui le fait tomber en écriture et en rébellion, tandis que, pour la première fois, il bascule en dépression.

Explications (2000), *Coma* (2006), *Formation* (2007) nous en avaient déjà donné un aperçu. Avec *Idiotie*, Guyotat dissèque les années pivots, celles de son entrée dans l'âge adulte, qui vont de ses 18 à ses 22 ans (1958-1962), de la mort de sa mère à son retour d'Algérie. Il nous y fait pénétrer par le biais d'une succession de scènes dont on ne sait si elles sont vécues, rêvées, imaginées, hallucinées. Peu importe, elles sont toutes intensément réelles, « projetées sans écran² », vécues par l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, dans un « intervalle entre la raison et l'explosion³ », par un jeune homme qui, depuis l'enfance, restait « tendu en prévision du pire⁴ ».

Le pire, il le savait possible, il le connaissait déjà mais par procuration : les camps de concentration nazis où des frères et sœurs de son père et de sa mère avaient été déportés, l'Algérie en guerre où son frère aîné effectuait son service militaire, la mort contre laquelle son père, médecin de campagne et de montagne, ne pouvait parfois rien. Ce pire va lui tomber dessus avec la mort de sa mère adorée, idéalisée, sanctifiée, alors qu'explose ce qu'il appelle « la fatalité sexuelle ». D'un côté donc la mort et de l'autre le sexe, la recherche éperdue et impossible du corps féminin, du sexe féminin flairé, entraperçu, insupportablement présent, par le jeune puceau binoclard qui n'est pas sans nous rappeler le Vittorio Gassman aveugle et manchot du film de Dino Risi, *Parfum de femme*. Entre la mort et le sexe, l'écriture, seul recours pour calmer l'embarras fiévreux du corps et tenter de lui redonner vie après la perte. Car l'appel au père, aimé et admiré, est vain. Le médecin

remarquable n'entend rien du désarroi de ce fils depuis toujours différent, de ce « grand adolescent incertain, issu de sa semence et n'y faisant pas honneur ⁵ », qui pourtant hurle sa douleur : d'abord par la fugue, ensuite par le vol, juste après Noël, dans le lieu sacré, dominé par le clocher de l'église, de cette chambre conjugale désertée depuis deux ans par le père, où la mère a donné vie à ses six enfants et où elle s'est éteinte, enfin par le refus du sursis qui le fera se retrouver conscrit puis soldat dans l'Algérie en guerre.

C'est autour du vol et de ses suites que culmine et se clôt le premier quart du récit. Dans une scène formidable, traumatique, qui va plonger le jeune homme pour la première fois dans la mélancolie, le père accusateur et le fils rebelle s'affrontent, jusqu'à l'aube. « Tenir jusqu'au jour pour fuir à jamais », écrit-il. Mais fuir quoi ? Non pas tant la violence passionnelle de leur affrontement que l'effondrement du père qui finit par le supplier à genoux de ne pas l'abandonner. Guyotat décrit magnifiquement l'état de mort subjective dans lequel ce retournement du père accusateur en père humilié le plonge, une « mort à vie ». « Je dois contrôler, de ma raison interdite, tous les actes que la nature rend naturels ⁶ », écrit-il. « Je n'existe plus. Comment, n'existant plus, vivre ?... mourir même, j'en suis indigne ⁷. » Il se prive de nourriture et de repos, d'écriture, erre dans une sorte de périple expiatoire. Le retour à la vie ne se fera qu'un mois plus tard, dans l'église Saint-Eustache, autour de l'apparition quasi miraculeuse et salvatrice d'une putain en fourrure blanche.

Une solution rédemptrice s'est alors imposée à lui, l'auto-engendrement, considérer qu'il ne vient de nulle part que de lui-même, et pour cela : « Abattre mon je, vivre sans. Sans retenue, les seuls sens, animal. Exister sans être ⁸. »

Nous sommes alors en 1960, il a 20 ans, à la rébellion contre le père va succéder celle contre l'autorité militaire, je vous laisse le découvrir.

Mots-clés : passage à l'acte, mort subjective, écriture.

-
1. [↑](#) P. Guyotat, *Idiotie*, Paris, Grasset, 2018.
 2. [↑](#) *Ibid.*, p. 244.
 3. [↑](#) *Ibid.*, p. 200.
 4. [↑](#) *Ibid.*, p. 161.
 5. [↑](#) *Ibid.*, p. 28.
 6. [↑](#) *Ibid.*, p. 44.
 7. [↑](#) *Ibid.*, p. 46.
 8. [↑](#) *Ibid.*, p. 76.

SÉMINAIRE DE MONTPELLIER

Marc Strauss

Ordre inconscient, ordre social *

Une phrase d'introduction pour résumer le symptôme : « C'est impossible que ce soit impossible. »

Nous parlons évidemment du symptôme analytique, un truc assez récent dans l'histoire de la médecine. Qu'est-ce que ça veut dire, un symptôme analytique ? Justement, c'est cette question qui le définit : on suppose qu'il veut dire quelque chose, et on ne sait pas très bien quoi. Il est supposé même dire une vérité du sujet, qui lui échappe. En tout cas elle échappe à son contrôle, si pas à son malheur. C'est la différence avec le symptôme médical, qui est le signe d'une affection du corps pris comme organisme. La maladie organique peut certes avoir des conséquences sur les liens du sujet à son corps, et c'est peut-être là que ladite psychosomatique a sa place. Elle n'est pas en tout cas où la met Fritz Zorn qui avec son livre *Mars* nous explique son cancer par sa passion pour la nocivité de sa mère. Le symptôme, Freud nous a appris ce que c'était : une formation de compromis, entre refoulement et satisfaction, entre peine et plaisir. Lacan l'a reformulé avec l'équivoque qui met en évidence la fausse unité du compromis symptomatique.

Mais dans notre discours, surtout depuis Lacan, le symptôme est doublement double : il y a celui dont il s'agit de venir à bout, qui comme compromis l'est déjà, et celui qui fait le réel du sujet, le constitue dans sa singularité, que Lacan a appelé sinthome. « On est plié comme ça », peut-être une façon de le dire, qui reprend le « Tu es cela » que Lacan évoque très tôt à propos de la fin de l'analyse ¹.

Les symptômes peuvent être corporels ou mentaux, et quiconque connaît un peu Freud fait le lien entre l'hystérie et l'obsession. Cela dit, nous ne voyons plus que très rarement des conversions hystériques ou de franches obsessions. Alors, y a-t-il encore des hystériques et des obsessionnels ? Cette distinction dans la névrose est-elle encore pertinente ? De façon générale, nous pouvons dire que les névrosés sont des gens qui se plaignent de leur vie. Ils n'arrivent pas à ce à quoi ils aspirent, ils n'arrivent

pas à se sentir à leur place, ont l'impression de rater leur vie, ça les attriste et on appelle ça couramment des déprimés. Il y a néanmoins une différence dans le point de départ de ce ratage. Les hystériques n'y sont pas, parce que leur corps se refuse. Dégoût hystérique pour le sexe, nous le savons depuis Charcot et Freud. Les obsessionnels n'y sont pas, leur idéal s'y refuse. On comprend aussi que, si l'obsession est un dialecte de l'hystérie, on aboutit toujours dans une analyse au corps, plutôt à l'effet que le corps fait au sujet, un effet d'horreur.

Cela dit, avec la division du sujet, la représentation symbolique de la réalité, il est toujours impossible d'y être pleinement, sauf dans l'angoisse bien sûr. Du coup, tout le monde est névrosé, à l'exception des psychotiques et des pervers. Mais tous ne vont pas pour autant chez un psychanalyste, même parmi ceux qui n'accusent pas les autres de les empêcher de se sentir à leur place.

Il faut en effet se mettre en question pour entreprendre une analyse. Et il faut que cette mise en question pèse au point de susciter un malaise insupportable. C'est alors que l'on peut se mettre en quête de quelqu'un de confiance pour vous aider à le porter, on ne confie pas son être, même malade, à n'importe qui. Là, c'est l'affaire des psychanalystes de « faire prime sur le marché ² ». On ne peut pas dire qu'actuellement ils soient très performants. Après s'être répandus comme la peste, ils se retrouvent menacés de partout, et implorent des pouvoirs en place d'être respectés, voire protégés. Mon Dieu...

Là, l'urgence m'a fait dévier de mon fil initial. Une urgence quant à la façon dont les psychanalystes occupent la place qui devraient être la leur, celle d'accueillir le symptôme de leur époque et de s'en faire les interlocuteurs. Ce symptôme a un nom depuis maintenant quatre mois : « Gilet jaune ». Il est le symptôme de tous les malentendus accumulés entre les partenaires qui forment un groupe humain, qu'ils soient économiques ou culturels. Il est le symptôme d'une insatisfaction devenue insupportable dans des liens où l'on ne trouve plus son bénéfice, mais uniquement des devoirs et des dettes. Le cri qu'il exprime est un « Ça ne peut pas continuer comme ça ! Le compte n'y est pas ! » Autrement dit : « C'est trop inégal, c'est trop injuste ! Ça suffit ! » Le contraire d'Encore.

Le cri contre l'injustice est d'abord individuel, personnel (voir pour cela le « roman familial du névrosé » de Freud). Et chacun trimbale à sa façon son « Ça ne peut plus continuer comme ça ! », que ce soit dans sa vie amoureuse, sexuelle ou professionnelle.

Quelques cas devaient illustrer ce paradoxe infernal qui fait la peine de l'analysant. Je ne garderai que celui d'un homme hanté jusqu'à l'obsession par le mensonge de la parole, et en tout premier lieu le mensonge de la parole d'amour. Sa grande histoire s'est vécue avec une femme dont il avait entendu dire avant de la rencontrer qu'elle pouvait être volage. Il fait son siège jusqu'à la conquérir. Elle lui fait faire la connaissance d'une personne à qui elle doit tout, et à cette occasion lui vole sans vergogne un objet précieux. Il précise que cette inconduite l'a laissé sans voix et a été pour lui une « épine dans le pied » depuis le début. Nous sommes bien d'accord sur l'importance de cette épine, mais pas sur sa valeur : lui y voit un défaut regrettable, qui a fait obstacle à la réalisation satisfaisante de leur amour, nous y voyons le point autour duquel son attachement à elle s'est noué. Pour lui, il devait être impossible qu'elle trahisse son amour, avec lui elle ne ferait pas ça. Impossible qu'il soit impossible de la changer était la « vocation » qui soutenait son attachement amoureux.

Nous savons que ce qui ne peut pas continuer comme ça, non seulement est voué à continuer, mais surtout que le ça en question, chacun y tient plus qu'à tout. Disons-le autrement : sans injustice, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. En effet, on aime l'inégalité autant que l'égalité, l'injustice autant que la justice. Autant l'amour ne va jamais sans haine et la lutte contre la dernière au nom du premier est vouée à l'échec, autant la fin du combat contre l'inégalité et l'injustice est une illusion.

Cela dit, il est vrai qu'il y a des moments où il faut trouver une nouvelle expression au « Ça ne peut plus continuer comme ça ». C'est ce qu'on appelle des moments de crise ; il faut au sujet trouver autre chose, une forme plus acceptable pour sa protestation, autrement dit plus respectable. « Pulsions et destin des pulsions », a dit Freud, « nouveau mensonge, nouveau semblant », a dit Lacan qui a tiré les conséquences de l'a-sexualité de la pulsion qui fait la révélation de la psychanalyse. Une révélation à laquelle, jusqu'à aujourd'hui encore, Lacan toujours a donné sa formulation aboutie avec son « Il n'y a pas de rapport sexuel », sous-entendu : auquel aboutirait le rapport des pulsions, lui plutôt déchaîné, à cause de ce manque de rapport justement.

Sommes-nous alors à un moment de crise où les « ça ne va plus » se coagulent dans un cri collectif, clameur de révolte contre l'injustice ? Certainement. Personne ne doute de la gravité du moment et les incertitudes de son issue. Beaucoup de spécialistes des sciences économiques et sociales depuis les années 1970 avaient montré dans des articles qui ont fait date qu'on allait dans le mur, que ce soit pour des raisons économiques ou

climatiques. Ces articles, quoique remarquables, n'avaient évidemment rien changé, parce que nous n'y étions pas encore. Maintenant, nous y sommes : beaucoup de gens considèrent qu'il vaut mieux tout casser que de continuer à se faire avoir pour rien en retour, même les lycéens belges qui manifestent toutes les semaines – sans gilets jaunes – contre le changement climatique et l'inaction des gouvernants.

Dans l'hypothèse où nous serions confrontés à un tel moment de crise, de vérité donc, avons-nous, comme en 1968, à donner de la voix au titre de psychanalystes ? Et si oui, pour dire quoi ?

Allons-nous emboîter le pas aux Gilets jaunes ? Leur dire, et peut-être qu'ils trouveront matière à s'étonner, que leur combat et celui des psychanalystes sont de toujours le même ! Ne défendent-ils pas comme nous le respect du sujet, un respect qui consiste à lui reconnaître une inaliénable responsabilité dans ses actes, contre la prolétarianisation du parlêtre par le discours régnant du capitalisme néolibéral ? Ne défendent-ils pas l'idée de liberté, de justice ? Gilets jaunes, psychanalystes, même combat ! Allons-nous clamer à Paris à l'appel de certains confrères dont vous avez peut-être lu le texte ? D'autres évidemment dénoncent cette position comme aberrante, et comme d'habitude les psychanalystes sont partis pour jouer publiquement les médecins de Molière. Reste que bouffonner et demander en même temps à être pris au sérieux est au moins paradoxal...

Cela dit, avec cet appel et le texte qui l'accompagne, nous sommes confrontés, et dans l'urgence, à une question tout à fait pratique et bien connue dans l'Histoire : que faire ? Une question qui ne peut trouver qu'une réponse d'abord théorique. Ainsi, ce texte, avec la position qu'il soutient, tient-il la route du point de vue analytique, ou non ? Soyons clairs : il nous faut dire en quoi il est délirant. C'est simple, il l'est parce qu'il ne nous dit pas qui commande ; même, il fait l'impasse totale sur cette question.

Évidemment, la mèche est éventée depuis longtemps, ce sont ceux qui veulent que ça change qui veulent commander aux autres. D'une autre trempe, ce que Lacan a balancé aux étudiants de 68 qui le chahutaient : « Vous voulez un maître ! Et vous l'aurez. » Il est passé tout de suite à la démonstration, cédant le micro à un « révolutionnaire » qui s'est empressé d'y déclamer ses certitudes et de dire à tous ce qu'il fallait faire. Évidemment, tout le monde a été soulagé quand Lacan a repris le micro, avec sa maîtrise bonasse, comme il disait.

Prenons les choses d'un biais un peu différent : les utopies communautaires et leur échec que Lacan a évoqués en 1969 dans ses lettres à Jenny Aubry³. Cet échec met pour lui en valeur la fonction de résidu de la

famille conjugale dans l'évolution des sociétés. Ce résidu qui se maintient montre pour lui l'irréductible de la transmission d'un désir qui ne soit pas anonyme.

La famille est bien sûr le premier univers dans lequel l'enfant constitue ses liens au monde. Elle est en même temps le lieu où la question de l'inégalité se pose. Freud y insiste dans la lettre à Einstein, « Pourquoi la guerre ? », de 1932 : s'il y a inégalité, il y a intérêts divergents, et s'il y a intérêts divergents, il y a conflit et violence. La résolution des conflits est toujours plus ou moins instable, mais il reste deux inégalités irréductibles : celle entre les hommes et les femmes et celle entre les parents et les enfants.

Autant la première est au départ de la vie libidinale, autant la seconde ne l'exclut pas, mais ajoute une autre dimension essentielle, celle de l'autorité, exercée ou subie.

Le symptôme avec son « Je n'y arrive pas... » relève de l'une ou de l'autre. Le sujet n'arrive pas à aimer, ou n'arrive pas à prendre du plaisir au lit, ou alors pas aux deux en même temps ; et il n'arrive pas à travailler, autrement dit, il n'arrive ni à obéir ni à commander, à ses propres impératifs d'abord.

Pourquoi ça ne marche-t-il pas ? Parce que c'est impossible. D'un côté, entre les hommes et les femmes, il n'y a pas de rapport sexuel. Il y a le sens blanc du sexe, remplacé par le semblant. Cet impossible s'appelle la castration. À laquelle, comme nous l'avons vu avec notre illustration clinique, le sujet répond par sa façon singulière de mettre en scène son refus de l'impossible.

De l'autre côté, entre les parents et les enfants, y a-t-il rapport, et si oui, lequel ? Et comment s'articulent ces deux différences irréductibles si elles le font ? Ainsi, Lacan, dans le *Séminaire XX*, parle des formules mathématiques qui peuvent s'écrire sur un tableau, les siennes, quasi-mathèmes, mais aussi celles d'Einstein, qui sont encore de nos jours les plus emblématiques du savoir de la science : « [...] rien ne tiendra de tout ça, si je ne le soutiens pas d'un dire qui est celui de la langue, et d'une pratique qui est celle de gens qui donnent des ordres au nom d'un certain savoir ⁴ ».

Les premiers à donner des ordres sont les parents, dont tous les enfants ont eu l'occasion de mesurer la supériorité, même s'ils n'ont pas été élevés à coups de trique, comme dit Freud.

Quel est alors ce savoir au nom duquel des gens donnent des ordres ? Nous ne pouvons certainement pas le réduire au savoir inconscient, qui est en jeu du côté du dire de la langue, et qui est le savoir de la jouissance.

Lacan nous donne l'indication quand il parle du tableau, support matériel du discours universitaire, sous lequel se cache le maître. Aujourd'hui, c'est le savoir des experts. Au fond, c'est la police, à propos de laquelle Lacan s'appuie sur Hegel pour dire qu'elle est l'essence de l'État. Dans un texte sublime publié dans *Ornicar* ⁵ ?, Lacan, s'adressant en 1972 à un jeune révolutionnaire de l'époque, Jacques-Alain Miller, annonce l'échec et précise : « Vous rêvez d'une police sans bavure. » Il est aussi fou de rêver de police sans bavure que de sexualité respectueuse.

Pourquoi accepte-t-on d'obéir ? Pourquoi aime-t-on se soumettre ? Qu'est-ce qui fait l'effroyable délice d'obéir, pour paraphraser la fin du livre de Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, qui parle de l'effroyable délice d'appartenir ⁶ ? Éric Vuillard en parle aussi, de façon saisissante, dans *La Guerre des pauvres*. Ce livre, qui est une ode aux révoltes des humbles pour l'égalité, laisse pourtant sa place au mystère : « [...] la voix qui nous tourmente, la voix de l'ordre, à laquelle nous sommes finalement si attachés que nous cédon's à ses mystères et lui livrons notre vie ⁷ ».

Sur ce mystère et ses liens avec l'ordre inconscient, les psychanalystes auraient beaucoup à dire, s'ils voulaient bien s'y mettre.

Mots-clés : symptôme, Gilets jaunes, névrose, impossible.

* ↑ Conférence prononcée le 27 janvier 2019 à la faculté de médecine de Montpellier, dans le cadre du cycle « La psychanalyse, encore » organisé par Dominique Touchon Fingermann, Geneviève Lacombe et Lina Puig.

1. ↑ Voir par exemple J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 100.

2. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

3. ↑ Voir J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 373-374.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 110.

5. ↑ F. Regnault, « Vos paroles m'ont frappé ... », *Ornicar* ?, n° 49, Paris, Seuil, 1998, p. 7.

6. ↑ N. Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Arles, Actes Sud, 2018.

7. ↑ É. Vuillard, *La Guerre des pauvres*, Arles, Actes Sud, 2019, p. 60.

Hélène Sigaud

Le symptôme et ses interprétations *

Ce titre pourrait d'abord faire penser que le symptôme est l'affaire de l'analysant et que l'interprétation est l'affaire de l'analyste. Ce n'est pas tout à fait si tranché. L'analyse ne commencera que lorsque le symptôme sera devenu symptôme analytique, et pour cela le désir de l'analyste doit être engagé dès le départ. De la même façon, l'interprétation ne fera interprétation que si l'analysant s'en saisit. Autrement dit, il n'y a que l'analysant qui pourra, dans l'après-coup, confirmer que cela aura fait interprétation pour lui. Comme on parle de symptôme analytique, on peut parler d'interprétation analytique. L'interprétation analytique concerne l'inconscient et interpréter l'inconscient n'est possible que dans une relation de transfert engagé.

Depuis Freud, la névrose ordinaire doit se transformer en névrose de transfert, condition pour que la cure ait lieu. Le sujet qui se présente devant un analyste vient avec une plainte. Quelque chose ne va pas. C'est d'ailleurs plus ou moins précis, il ne dit pas : « Mon symptôme est le suivant. » Il parle. Souvent les signifiants utilisés dès la première séance ne sont pas anodins. C'est la responsabilité de l'analyste d'*interpréter*, et cela sans tarder. Il le fera à partir d'une conviction issue de sa propre expérience, conviction de l'efficacité de l'opération analytique. Le transfert est condition de l'interprétation et l'interprétation fonde le transfert. Il s'agit moins d'une contradiction que de la nécessité de mettre l'interprétation au centre de l'analyse. Autrement dit, l'interprétation peut s'avérer indispensable pour la production du transfert et son maintien. Il est indispensable d'explorer le symptôme avant même sa constitution.

Une psychanalyste racontait son premier rendez-vous avec Lacan. Elle était arrivée avec un parapluie. Lacan s'est précipité vers elle en lui disant d'emblée : « Je vais vous débarrasser de ça. » Y avait-il déjà du symptôme avec ce parapluie ? Et n'était-ce pas déjà une sorte d'interprétation que tentait Lacan ? Je ne sais pas. Vraisemblablement, il ne s'agissait pas tant

pour Lacan de décoder quelque chose que de faire une intervention dans le réel avec l'inventivité et l'audace qui étaient les siennes.

Lacan nous a appris qu'avec de *l'offre on pouvait provoquer de la demande*. L'entrée en analyse ne va pas de soi. Le but est que l'analysant puisse entendre ce qu'il est en train de dire en y supposant qu'il y va de sa vérité inconsciente. « Là où je provoque des effets de l'inconscient, il peut y avoir un appel au déchiffrement. » Lacan a su produire des symptômes en relançant la demande analytique.

L'interprétation analytique n'est pas timide. « C'est pourquoi Lacan est allé jusqu'à poser l'interprétation analytique comme intrusive, soit celle qui consiste à reproduire chez le sujet l'opération qui a forgé le désir comme indestructible par l'intrusion du signifiant dans le corps. L'interprétation fait une intrusion de séparation ¹. »

J'ai lu dans *Les Entretiens préliminaires à une psychanalyse* ² qu'en 1975, Lacan s'adresse à l'assistance de psychanalystes devant lesquels il vient de parler et leur pose la question suivante, concernant justement l'entrée dans l'analyse : « Qui choisit ? L'analysant ou l'analyste ? » La réponse fut quasi unanime, « c'est l'analysant ». Non, rétorqua Lacan, c'est l'analyste. Cette réponse nous donne à entendre que le désir de l'analyste est partie prenante dès les entretiens préliminaires pour que le symptôme puisse devenir symptôme analytique.

Vous le savez, les mots de la psychanalyse n'ont pas exactement le même sens que dans notre langue courante. Dans la langue courante, le symptôme correspond au symptôme médical : pour la médecine, le symptôme est un *signe* qui témoigne d'un désordre. Il faut, après éventuel diagnostic, s'en débarrasser. Il est *sans* équivoque.

En psychanalyse, le symptôme qu'on va appeler symptôme analytique est autre chose. Il est fondé sur *une équivoque*. Mais bien sûr cette équivocité n'est pas repérable d'emblée par le sujet. Cela ne sera repérable qu'au fur et à mesure de l'analyse et surtout à la fin de celle-ci. Et, s'il y a demande, ce n'est pas d'emblée demande d'interprétation du symptôme, puisque, le symptôme, on s'en plaint mais on y tient. Il va donc s'agir pour l'analyste de la créer, *cette demande* : une demande orientée vers l'élucidation d'un symptôme.

Les entretiens préliminaires vont donc servir à ce travail de mise en place de la possibilité ou non de la cure, et à établir s'il peut y avoir symptôme analytique, c'est-à-dire si le sujet peut se prêter à l'association libre. Mais cela ne suffit pas. Il s'agit de faire apercevoir au sujet son implication

dans ce dont il se plaint. Le symptôme ne sera analysable que lorsque la *supposition de la cause* sera posée.

Freud a comparé la cure à une partie d'échecs. Une analyse a un commencement, une certaine durée, puis une fin. Les moments cruciaux de la cure, comme pour la partie d'échecs, seront le début et la fin. Et, fait étrange et inimaginable au début, « Cela commence à la fin », pour reprendre le titre d'un texte de Nicolas Bendrihen, parce que c'est à la fin que tout s'éclaire, notamment quant au symptôme. L'analyste qui a pu pousser son analyse jusqu'à la fin acquiert un nouveau savoir, en particulier sur le symptôme et la complexité de celui-ci.

Le désir de l'analyste, tel que Lacan l'a théorisé et tel qu'on peut l'éprouver dans l'expérience de la fin de cure, est un *désir de différence absolue*. Cette différence absolue signifie que chaque sujet, dans la structure psychique qui est la sienne, peut se définir par *son symptôme*, qui le caractérise, puisque d'une certaine façon le symptôme est nécessaire et n'a pas qu'un aspect négatif : il est partie prenante de ce qui fait tenir le sujet. C'est pour cela qu'on le respecte, nous, psychanalystes.

Qu'est-ce qu'un symptôme analytique ?

Le symptôme est l'expression d'un conflit inconscient. Il est le retour d'une satisfaction sexuelle refoulée et la formation d'un compromis. Pour Freud, le symptôme a d'abord été signe d'un sens : c'est la vérité d'un désir refoulé, qu'il convient de libérer. Le symptôme est le messager de cette vérité.

Mais déjà Freud a découvert un autre aspect du symptôme qui résiste à l'interprétation, l'existence dans le symptôme d'un noyau irréductible, auquel le sujet tient par-dessus tout. Et cette partie est non symbolisable. Déjà chez Freud le symptôme est un pâtir qui satisfait et/ou une jouissance qui s'ignore.

Pour Lacan, le symptôme vient du réel. Il est le réel. C'est ce que les gens ont de plus réel. Ou encore c'est l'effet du symbolique sur le réel puisque nous sommes des parlêtres.

On voit se dessiner la bipolarité du symptôme :

– *le symptôme métaphore*. Une face qui contient une fiction, un message à déchiffrer. Une face du côté du sens qui se construira au fur et à mesure de la traversée du fantasme ;

– *le symptôme de la lettre*. Une face, noyau de réel, qui résiste au sens, qui est du côté du réel, pure jouissance. *Cette partie ne demande rien*. C'est une jouissance qui caractérise le sujet et dont la vérité résiste au

savoir. Donc on peut dire que le symptôme condense le signifiant et la jouissance.

Le symptôme est là pour être interprété mais *pas tout le symptôme*. Une partie du symptôme est du réel non interprétable.

Par ailleurs, on n'entre pas en analyse par le symptôme. On y entre grâce au transfert et il s'agit de raccorder le symptôme au transfert. Il faut un connecteur entre le symptôme et le transfert puisque le symptôme dans son versant réel, pure jouissance, ne demande rien.

Alors l'analyste attend l'hystérisation comme possibilité d'entrée dans le processus analytique, c'est-à-dire que l'analysant puisse rendre son symptôme analysable. Ce symptôme analytique est le produit de la névrose de transfert. Il entretient l'idée d'un Autre consistant. Donc, pour entrer en analyse, il faut en passer par *la demande*. Le sujet vient en analyse pour « savoir ce qu'il demande ³ ».

Ensuite, nous dit Lacan dans son texte « Intervention sur le transfert », il s'agit d'opérer des renversements dialectiques. Puis d'interpréter le transfert, ce qui signifie pour Lacan : « Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort (quand il y a stagnation de la dialectique analytique). Mais ce leurre est utile car même trompeur il relance le procès ⁴. »

Qu'est-ce qu'une interprétation analytique ?

Dans la représentation courante de la psychanalyse, l'analyste est silencieux, totalement silencieux ou presque. Il doit se taire. S'ils ne doivent pas parler d'eux, Lacan souhaitait tout de même que les analystes l'ouvrent ! (On entend le double sens de ce verbe : ouvrir sa bouche et ouvrir l'inconscient de l'analysant.) Il ne peut rien dire qui ne soit de l'analysant, mais il lui faut bien intervenir pour faire en sorte que l'analyse se fasse. Cela ne pourra pas se faire sans lui. L'analyste *croit* que celui qui parle dit toujours quelque chose de sa vérité, toujours plus qu'il ne le croit. Ce n'est pas à ce qui est dit que l'analyste croit, mais au fait qu'une vérité cherche à se dire et précisément dans les achoppements de la parole.

L'analysant, lui, est souvent à l'affût de l'interprétation. Il est celui qui parle, qui apporte les signifiants qui sont les siens, et c'est lui le premier qui interprète. Nicole Bousseyroux nous a rappelé qu'en fait c'est même le second, puisque le premier grand interprète, c'est l'inconscient, ce travailleur infatigable, celui qui sans cesse travaille au chiffage.

Le transfert, même *a minima*, est déjà là dès la première séance. L'interprétation correcte, selon Lacan, est celle qui va « permettre d'en

lâcher un bout », c'est-à-dire d'en dire plus que ce que l'analysant avait prévu de dire. Et l'interprétation juste, c'est celle qui intervient « juste à temps » et celle « qui éteint le symptôme ⁵ ». Puisqu'il y a dans le symptôme une *jouissance opaque*, il n'y a pas d'autre moyen que de le faire passer par la chaîne signifiante.

D'une façon générale, pour que l'interprétation analytique ait une portée, il lui faut être équivoque ou encore poétique. Cette équivocité permet à l'analysant de renoncer à l'univocité du sens, à chercher ailleurs que dans ce qu'il croyait, et, en accueillant la *surprise*, il peut ainsi déchiffrer un autre texte sous le texte apparent.

L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise. Elle est faite pour produire des vagues. Il faut qu'elle produise des effets.

L'analyste, celui à qui revient de devoir interpréter, ne pourra le faire qu'en fonction de la *finalité* qu'il donne à la cure analytique. Laquelle finalité serait d'accomplir une séparation d'avec les signifiants de l'Autre et de changer les *rapports du sujet au réel*. Un réel sur lequel il pourra prendre appui dans l'existence. Et pour accéder au réel, il faut que les *semblants vacillent*. Il faut que l'imaginaire perde un peu de sa force. Il s'agit de cibler la jouissance.

L'analyste est censé savoir que tout ne pourra s'interpréter : il y aura toujours un reste qui résistera à l'interprétation et qui relève de ce que Lacan appelle le réel. De ce fait, l'interprétation qui encourage le déchiffrement, à part au début peut-être, et dans un premier temps de l'analyse, doit être limitée, car donner du sens, et du sens et encore du sens risque d'entretenir quelque chose et non de permettre à l'analysant de terminer sa cure.

Le savoir qui doit être inventé singulièrement dans chaque analyse est celui qui touche à ce réel qu'est pour l'être parlant le non-rapport sexuel. Comme, ce savoir, on l'acquiert surtout à partir de sa propre expérience analytique, pour illustrer mon propos sur l'interprétation, sur les interprétations, j'ai choisi de vous présenter une vignette clinique qui n'est autre que la mienne.

J'ai choisi trois moments de mon trajet en psychanalyse, l'un à l'entrée, l'autre au milieu et enfin un troisième temps qui m'a permis d'amorcer la fin. Trois moments cruciaux de ma cure. Trois interventions de l'analyste de natures très différentes, qui ont, selon moi, fait « interprétation ».

En effet, les pratiques de l'interprétation sont multiples et ne sont pas les mêmes au début ou à la fin. Celle possible au début ne ressemble pas à celles qui interviennent dans le temps pour comprendre. Et peut-être que certaines sont les bienvenues dans le moment de conclure.

Donc je me présente à ma *première séance* avec la demande de « vouloir devenir analyste », tout en sachant que cette demande a mauvaise presse auprès des analystes. Je m'étais déjà fait éconduire par une praticienne, dont je ne suis pas sûre aujourd'hui qu'elle était vraiment analyste. Ma demande n'est pas étrangère à mon symptôme, mais je ne le sais pas encore à l'époque, et je découvrirai plus tard qu'il en va aussi de mon fantasme. Je m'attends à une objection de l'analyste, mais il me dit seulement : « Parlez-moi de votre père. » Je ne m'y attendais pas et rétrospectivement cela a pu *faire interprétation*, d'autant que ce sont quasiment les seuls mots qu'il a prononcés pendant toute la séance. Ainsi ont démarré des entretiens préliminaires puis une première tranche d'analyse.

Ce n'était pas une intervention originale mais elle a porté ses fruits par la surprise qu'elle a créée chez le sujet que je suis et par le fait que je me suis mise à parler autrement dans le transfert. Je précise que celui-ci, le transfert, était préinstallé du fait de mon « amour », même naïf, pour la psychanalyse, et également de ce qui m'avait été déjà dit de cet analyste-là. Par quelqu'un en qui j'avais grande confiance. Par ailleurs, il y avait aussi certains signifiants autour de cet analyste qui me convenaient.

Avec cet analyste, j'ai pu faire la différence avec la première praticienne consultée, qui avait noté tout ce que je disais avant de m'expliquer en long, en large et en travers pourquoi elle refusait de s'engager avec moi. Sans que rien m'ait fait vaciller. Donc, rétrospectivement, je range cette intervention de l'analyste du côté de l'interprétation du fait qu'elle a eu des effets sur moi.

Le deuxième temps se situe une dizaine d'années plus tard. Je me présente à nouveau dans le cabinet d'un autre analyste. Bien sûr je suis un peu moins naïve et j'ai cette fois-ci une certaine expérience de l'inconscient. La première tranche avait eu des effets thérapeutiques sur moi et m'avait révélé un certain nombre de choses, mais je savais que je n'en avais pas terminé. Ma demande exprimée cette fois-ci est de réussir à terminer mon analyse.

La veille de mon rendez-vous, je fais *un rêve* dans lequel j'ai rendez-vous avec l'analyste en question. Dans ce rêve, l'analyste se déplace. Ce n'est pas moi qui viens à son cabinet mais lui qui vient me retrouver dans le village natal de mes parents dans lequel on peut entendre : « ses mots ». Je vous fais grâce de tous les éléments du rêve, mais dans l'après-coup j'ai vu dans ce rêve une demande d'interprétation de ma part à l'analyste, après avoir eu un premier analyste très silencieux. Il fallait que celui-ci s'engage, qu'il fasse sa part du boulot. Qu'il parle, qu'il interprète. Cet analyste me dit à propos de ce rêve quelque chose comme : « Il y a tout ce qu'il faut dans

ce rêve pour qu'on puisse commencer. » Je ne sais pas sur le moment ce qu'il veut dire, mais cela consolide mon transfert au sujet supposé savoir et m'encourage à continuer. Cet analyste n'avait pas le même style que le premier. En particulier, il intervenait souvent. Pratiquement toutes les séances seront ponctuées d'un mot ou d'une phrase.

Ses interventions n'ajoutent jamais de surcroît de sens mais soutiennent toujours mon dire et me permettent d'être « connectée » à mon inconscient, de maintenir le travail analytique. Cette fois-ci c'est une interprétation du côté de la validation de la formation de l'inconscient qui est dans le rêve que j'apporte. J'interprète qu'il y a une demande dans mon rêve et que l'analyste m'encourage à en dire la cause. En fait, il ne répond pas à la demande mais il fait ce que je pense être une interprétation.


Vient le *troisième temps*, deux ans avant la fin. Cette fois-ci, une intervention de l'analyste est pour moi une *interprétation*. Il me dit ceci à la fin d'une séance : « Ce qui est énigmatique, c'est votre rapport à la psychanalyse. » Or, je n'avais jamais vu ni imaginé qu'il puisse y avoir une quelconque énigme à cet endroit. Cette interprétation a ouvert chez moi quelque chose qui a eu des effets en cascade, tant dans mes séances d'analyse que dans le cours de ma vie et dans mon implication quant à la psychanalyse et dans l'École. Je ne peux pas en dire plus ici, mais ce dont je suis sûre aujourd'hui, c'est que cette interprétation touchait quelque chose du réel de mon symptôme.







Pour conclure, reprenons la phrase de Lacan : « Le symptôme est soutenu par une structure qui est identique à la structure du langage ⁶ », et il peut être déchiffré comme une adaptation inconsciente au fantasme que le sujet s'est construit.

Mais le symptôme a *une place à part* dans la série des formations de l'inconscient. Contrairement au lapsus, à l'acte manqué, etc., qui traduisent une irruption brève du désir inconscient, le symptôme s'inscrit dans la durée et ce qui est déterminant, c'est sa *répétition*. Un sujet qui est en retard à sa séance : on peut penser qu'il s'agit d'un acte manqué et l'analysant peut en dire quelque chose. Un sujet qui est en retard à toutes ses séances, c'est un « retardataire ». C'est plus difficile pour lui d'en dire quelque chose car c'est son symptôme et il y va même de son identité. C'est une formation de l'inconscient mais de nature différente.

Le symptôme ainsi pensé est la marque du sujet. Il est une composante essentielle du sujet qui peut à la fin d'une analyse se dire : « Je suis comme ça et puis c'est tout. »

Mots-clés : symptôme, interprétation, entretiens préliminaires, demande.

*  Conférence prononcée le 27 janvier 2019 à la faculté de médecine de Montpellier, dans le cadre du cycle « La psychanalyse, encore » organisé par Dominique Touchon Fingermann, Geneviève Lacombe et Lina Puig.

1.  L. Izcovich, « Le désir de l'analyste et la différence absolue », *Champ lacanien*, n° 16, *Les Paradoxes du désir*, Paris, 2015.
2.  J.-R. Freymann (sous la dir. de), *Les Entretiens préliminaires à une psychanalyse*, Paris, Érès, coll. « Arcanes », 2016.
3.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 15 février 1967.
4.  J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 225.
5.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.
6.  J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 444.

BILLET D'HUMEUR

Jean-Pierre Drapier

Mais qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Moi j'aime bien les psychanalystes ; j'y ai même quelques ami(e)s. Mais j'avoue que parfois ils me laissent pantois. Je ne veux pas parler de leur manière de se diviser, maltraiter ou oublier qu'eux aussi ont des préjugés. Non, tout cela serait presque péché véniel à côté de ce qui m'étonne le plus : leur masochisme profond qui les oblige à donner des verges pour se faire battre.

N'importe quelle personne normalement cortiquée se souvient de la manière dont la « journaliste » Sophie Robert traite les psychanalystes dans *Le Mur*, qui a fait partie des armes lourdes pour « interdire » (*sic*) la psychanalyse avec les enfants autistes : montage malhonnête et coupures bien (mal) placées pour ridiculiser et caricaturer les psychanalystes. Bon, c'était une première et on peut comprendre qu'un certain nombre de collègues se soient alors fait piéger. *Errare humanum est...*

Elle récidive avec *Le Phallus et le néant*, projeté en avant-première à l'Assemblée nationale (Accoyer devait être dans la salle) avec le but avoué de chasser la psychanalyse des médias, de l'Université et des hôpitaux, trois lieux où, c'est bien connu, les psychanalystes seraient « omniprésents ». Bref, elle veut « provoquer un débat de société » face à « un enjeu sanitaire majeur ». Bon ! elle continue son combat avec ses armes : elle a visiblement un compte à régler avec la psychanalyse... Je serais plutôt miséricordieux avec elle.

Par contre, je serai sans pitié avec ses complices car... *perseverare diabolicum* ; des vingt-sept psychanalystes qui ont accepté d'aller mettre la tête sur le billot, elle en a gardé dix-huit au montage. On peut s'interroger sur la motivation des praticiens – à priori avertis des effets de la parole – à accepter d'être manipulés : amnésie liée à l'âge ? désir d'en finir en s'encasturant eux aussi dans le mur ? envie de faire du cinéma ? narcissisme démesuré ? sentiment de toute-puissance du genre « moi, elle n'arrivera pas à me manipuler » ? pulsion masochiste à satisfaire par une fustigation en place publique ? Dans cette entreprise de démolition de la psychanalyse,

j'avoue ne pas comprendre comment ils ont pu se faire séduire, ce qu'elle a pu leur promettre et ce qu'ils attendaient en retour.

Freudiens, lacaniens, de diverses associations, ils y sont tous allés en semblant ignorer que les images sont comme les chiffres : on leur fait dire ce que l'on veut. Sophie Robert leur donne une cinglante leçon sur le pouvoir de l'interprétation et de la scansion !

Ce ne sont pourtant pas des jeunots tombés de la dernière pluie, mais c'est peut-être cela l'explication : à la manière des alpinistes chevronnés qui grimpent malgré les pires conditions en misant tout sur leur expérience, ils se sont crus les plus forts. Est-ce qu'au-delà des intentions malignes de la réalisatrice ils pensaient faire passer quelque chose de l'enseignement de la psychanalyse ? Il aurait été plus sage de méditer cette phrase de Lacan :



« [...] il est refusé au sujet du désir qu'il se sache effet de parole, par quoi il est désir de l'Autre.

C'est en quoi tout discours est en droit de se tenir pour être, de cet effet, irresponsable. Tout discours, sauf celui de l'enseignant quand il s'adresse à des psychanalystes ¹. »

Peut-être cette responsabilité devrait-elle être celle de tout psychanalyste quand il se met en place de vouloir transmettre quelque chose de l'enseignement de la psychanalyse ? En particulier à notre époque si difficile pour son devenir : *Livre noir*, *Crépuscule d'une idole*, recommandations de la Haute Autorité de santé (au fait, son ancien directeur vient d'être nommé président de la Fondation des entreprises du médicament, créée par le LEEM, syndicat des industries pharmaceutiques), expulsions des psychanalystes du CNU ² dans les enseignements de psychologie, maltraitance dans les institutions sanitaires et du médico-social... Tout cela doit nous alerter et nous conduire à réagir avec la plus haute intelligence. Bien sûr il faut prendre la parole et sortir du silence où notre suffisance nous a trop longtemps cantonnés : c'est comme l'humour, on peut parler de tout mais pas n'importe comment, pas n'importe où et pas avec n'importe qui.

Je n'aurai pas le sadisme de livrer ici les noms des impétrants à nos innocents lecteurs, qu'ils aient été cloués une fois au pilori devrait suffire à les « satis-faire » et il ne faudrait pas qu'ils y prennent goût. De toute façon, Google est d'une cruauté suffisante pour que chacun trouve la liste si cela l'amuse. En tout cas, je voudrais remercier tous mes collègues et ami(e)s de l'EPFCL : pour reprendre le jeu de mots de Jacques Lacan, ils sont tous absents de cette liste d'âne !

Mots-clés : transmission de la psychanalyse, âne à liste.

-
1.  J. Lacan, dans H. Ey (sous la dir. de), *L'inconscient (VI^e Colloque de Bonneval)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966, p. 159-170.
 2.  Le Conseil national des universités (CNU) est une instance consultative et décisionnaire française chargée en particulier de la gestion de la carrière des enseignants-chercheurs (professeurs des universités et maîtres de conférences).

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net